

PAGES

MANQUANTES



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

5^{me}. ANNÉE.]

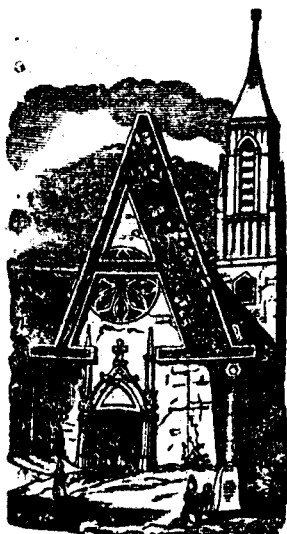
JANVIER 1850.

1^{re} LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

QUATRIÈME PARTIE.

SUITE.



quatre heures du matin, le 2 décembre, il est à cheval et parcourt les postes.

Il s'informe de ce que les grand'gardes ont pu apprendre de l'armée ennemie: il apprend que les Russes ont passé la nuit dans l'ivresse; ils avaient traité avec le plus profond mépris le peu d'Autrichiens échappés aux désastres d'Ulm, et ceux-ci cependant leur avaient conseillé d'agir avec plus de prudence et de circonspection. Enfin le soir de circonspection. Enfin le soir

l'œil se lève. Bientôt les brouillards du matin se dissipent; chacun des chefs de corps s'approche de l'empereur, reçoit de sa bouche ses dernières instructions, et part ensuite au galop pour rejoindre les troupes.

Lannes court prendre le commandement de la gauche de l'armée; il a avec lui Suchet et Caffarelli. Bernadotte doit diriger le centre; les généraux Rivaud et Dronet sont sous ses ordres. Enfin, Napoléon a confié la droite de son armée au maréchal Soult, dont le corps se compose des divisions Vannier, Saint-Hilaire et Legrand. Murat, qui réunit toute la cavalerie sous son commandement, va se placer entre la gauche et le centre. L'empereur, avec Berthier, Junot et tout son état-major, reste en réserve avec dix bataillons de la vieille garde, dix bataillons du général Oudinot et quarante pièces de canon. Bientôt il s'élançait lui-même pour passer en revue le front des régiments.

A

— Soldats, leur dit-il, il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre qui écrase l'orgueil de nos ennemis. Puis s'adressant au 28^e de ligne, presque tout composé de conscrits du Calvados:

— J'espère que les Normands se distingueront aujourd'hui! Enfin, s'approchant du 47^e:

— Quant à vous, ajouta-t-il, je vous ai surnommé de *Terrible!* ne l'oubliez pas!

Partout les cris de *vive l'empereur!* lui répondent. Une batterie de la garde a donné le signal du combat. Aussitôt Soult s'avance et coupe la droite de l'ennemi. Lannes marche sur la gauche en s'échelonnant par régiments comme dans un jour de grande parade. Murat s'élançait avec sa cavalerie. Une canonnade de deux cent pièces s'engage sur toute la ligne; deux cent mille hommes en viennent aux mains; c'est un bruit horrible, un choc immense, une épouvantable lutte. Cependant un bataillon du 4^e de ligne se laisse enfoncer par les cuirassiers de la garde impériale russe; l'empereur le voit:

— Bessières! s'écrie-t-il en passant rapidement devant lui; porte tes invincibles grenadiers à la droite.

Et, sur un mot de Napoléon, Rapp se met à leur tête; en peu d'instants les deux gardes impériales à cheval sont face à face. Ce ne fut que l'affaire d'un moment: au bout de quelques minutes, soldats, étendards, artillerie, tout était au pouvoir de Rapp. La vieille garde française a vu cet exploit, elle murmure. Quatre fois elle a demandé à grands cris à se porter en avant; mais, d'un geste de la main, Napoléon l'a contenue; les murmures redoublent.

— Silence! s'écrie Napoléon d'une voix éclatante.

Alors, malgré leur affection pour lui, ses grenadiers sont entendres des plaintes amères:

— Il n'y a jamais rien pour nous! s'écrie un vieux soldat en pleurant. Et, de rage, il jette son fusil à terre.

Napoléon le voit, et lui souriant sans colère:

— Tu es plus gourmand que les autres! lui dit-il en lui lançant un regard de reproche.

Sur ces entrefaites, Rapp réparait. Son sabre est brisé ; il est couvert de poudre et de sang ; il amène à sa suite le prince Reprin, qu'il a fait prisonnier.

— Sire, s'écrie ce général d'artillerie en s'adressant à Napoléon, faites-moi fusiller : j'ai perdu mes pièces.

— Prince, lui répond l'empereur, j'apprécie vos regrets ; mais on peut être battu par mon armée sans cesser pour cela d'être un brave militaire et d'avoir droit à mon estime... Rapp ! que l'épée du prince Reprin lui soit rendue.

Des hauteurs d'Austerlitz, les empereurs d'Autriche et de Russie voient la défaite de leurs gardes, et tentent d'envoyer des secours ; mais Bernadotte s'avance à son tour, et la victoire n'est plus douteuse. Un corps considérable de l'armée russe, qui avait été successivement chassé de toutes ses positions, se trouvait en ce moment dans un bas-fond, acculé à un lac glacé. Napoléon se porte de ce côté avec l'artillerie légère de la garde :

— Sire, faut-il les mitrailler ? demande Berthier.

— Il faut les anéantir tous, répond l'empereur.

Aussitôt les pièces, au lieu d'être dirigées sur cette masse de soldats, sont pointées sur la glace. Bientôt les boulets et les obus la brisent, par larges morceaux sur lesquels des compagnies entières flottent un instant et s'abîment ensuite. Plus de dix mille hommes périrent ainsi, en poussant d'horribles cris et en maudissant les imprudents souverains qui les avaient ainsi exposés à la colère française. Pendant ce temps, Berthier faisait remarquer à l'empereur le mal épouvantable que l'artillerie faisait à l'ennemi. Napoléon murmura à voix basse :

— Je n'oublierai jamais que c'est dans ce corps que j'ai commencé ma carrière. L'artillerie sera désormais la première arme de l'armée française ; mais il faut déplorer le sort de ces braves, qui méritaient d'avoir des chefs plus habiles.

A peine achevait-il de parler, qu'hommes, chevaux, canons, caissons, étaient engloutis. Ainsi finit cette bataille, véritable combat de géants, selon l'expression du 30^e bulletin de la grande armée ; bataille que les soldats ont appelée longtemps la bataille des trois empereurs, que d'autres nomment la bataille de l'anniversaire, et qui a gardé le nom de bataille d'Austerlitz, que Napoléon lui imposa lui-même. Tout le monde avait fait son devoir. En recevant les rapports des chefs de corps, l'empereur s'écria dans l'excès de son ravissement :

— Il me faudrait une puissance plus qu'humaine pour récompenser dignement tous ces braves.

Quoi qu'il en soit, les vainqueurs d'Austerlitz n'eurent pas à se plaindre de la reconnaissance de leur souverain ; Napoléon acquitta magnifiquement la dette de la patrie et la sienne : des pensions furent accordées aux veuves des généraux, des officiers et des soldats morts au champ d'honneur ; il adopta leurs enfants, se chargea de leur éducation, du placement des fils et de la dot des filles. Tous les blessés reçurent une gratification de trois mois de soldes ; mais la décoration de la Légion d'honneur ne fut donnée qu'à ceux qui s'étaient distingués par un fait d'armes extraordinaire ou une action éclatante. Enfin, voulant témoigner à l'armée en masse sa haute satisfaction, il mit à l'ordre du jour, le lendemain, cette fameuse proclamation, qu'il dicta lui-même :

« Soldats de la grande armée ! disait-il, je suis content de vous ! vous avez, à la journée d'Austerlitz, justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité. Vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été, en moins de quatre heures, coupée, dispersée, vaincue ; ce qui a échappé au feu s'est noyé dans le lac. Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers, sont le résultat de cette journée à jamais mémorable. Soldats ! lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut éclat de gloire qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux ; et cette couronne de Fer conquise par le sang de tant de Français, ils voulaient m'obliger de la placer sur la tête de nos plus cruels ennemis !... Projets téméraires et insensés, que le jour même de l'anniversaire du couronnement de votre empereur vous avez anéantis et confondus !... Vous leur avez appris qu'il est plus facile de nous braver que de nous vaincre. Soldats ! lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre belle patrie sera accompli, je vous ramènerai en France. Là, vous serez toujours l'objet de ma sollicitude. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : « J'étais à Austerlitz, » pour qu'on vous réponde : « Voilà un brave ! »

Parmi ceux qui se distinguèrent à la mémorable journée d'Austerlitz, on peut citer, dans le corps du maréchal Lannes, les généraux de division Suchet et Caffarelli ; dans celui de Bernadotte, Rivaud et Drouet ; dans celui de Soult, Legrand et cet honorable et vaillant Saint-Hilaire qui, blessé au commencement de l'action, n'en resta pas moins tout le jour sur le champ de bataille ; dans celui de Davoust, Friant et Gudin. Pour la cavalerie, commandée, comme on sait, par Murat, il faudrait nommer tous les généraux et tous les colonels ; cependant, on doit distinguer Kellermann, Walther, Beaumont, d'Hautpoul et Nansouty. Valhubert seul mourut de ses blessures. « Je voudrais avoir plus fait pour vous, écrivit-il à ses derniers moments à Napoléon ; dans une heure je ne serai plus. Je n'ai pas besoin de vous recommander ma femme et mes enfants. »

La recommandation était en effet superflue : ce genre de dette fut toujours sacré pour Napoléon. Le général Valhubert, renversé par un éclat d'obus qui lui brisa la cuisse, voyant des soldats accourir pour l'enlever, leur avait crié :

— Arrêtez ! mes amis ; souvenez-vous de l'ordre du jour : vous me relèverez après la victoire.

Le fusilier Carpentier, du 41^e de ligne, blessé mortellement, ne voulut jamais que ses camarades le portassent à l'ambulance :

— Vous n'y pensez pas, leur disait-il ; j'aime mieux mourir sur un champ de bataille que dans les mains des carabins : au moins je serai sûr de n'être pas enterré en détail.

Le grenadier Trigaud, du 47^e, atteint d'un biscaien qui lui traversa la poitrine de part en part, demanda à l'issue de la journée, au chirurgien qui s'appretait à lui donner ses soins, s'il croit qu'il vivra jusqu'au lendemain. D'après la réponse indécisée de ce dernier, qui n'osa lui dire toute la vérité, Trigaud ajouta d'un ton philosophe :

— *Sacrédié !* c'est contrariant de mourir aujourd'hui : demain ça m'eût été égal.

Le soir même de la bataille d'Austerlitz, Napoléon avait expédié à l'impératrice le courrier de son cabinet, *Moustache*, pour lui annoncer la nouvelle. Joséphine était alors aux Tuileries. Tout à coup, à onze heures du soir, on entend au loin un bruit de grelots mêlé aux claquements d'un fouet de poste.

— C'est un courrier que m'envoie Bonaparte ! s'écrie Joséphine en s'élançant vers une fenêtre qu'elle ouvre avec précipitation. En même temps, les mots de *victoire*, d'*empereur*, d'*Austerlitz*, répétés par une foule de serviteurs du palais, retentissent à son oreille. Impatiente, elle s'élance et arrive presque seule sur le perron du grand vestibule. Là, *Moustache* couvert de givre, le visage crispé par le froid, lui remet un billet de Napoléon et lui apprend la grande nouvelle. Ivre de joie, Joséphine la lui fait répéter.

— Oui, madame, reprend *Moustache* avec emphase, c'est fini. Sa Majesté l'empereur et roi a vaincu et enfoncé tous les empereurs du monde, toutes les forteresses, tous les drapeaux possibles, leurs canons avec armes et bagages et n'importe quoi ! . . .

L'impératrice souriait ; elle tira de son doigt un magnifique brillant qu'elle donna à *Moustache*, en lui disant d'une voix pleine d'émotion :

— Tenez, voilà pour vous. La France va être bien heureuse. Allez vous reposer, vous devez en avoir grand besoin.

— Impossible ! madame ; Sa Majesté l'empereur et roi m'a ordonné de venir le rejoindre à Vienne, en me disant : « *Moustache*, cours sans t'arrêter jusqu'aux Tuileries et reviens ici de même, parce que j'ai quelque chose à te faire porter à Constantinople après : va ! te dis-je, tu embrasseras ta femme une autre fois. »

Joséphine sourit encore, et faisant au scrupuleux messager un signe de tête bienveillant :

— Adieu donc, reprit-elle, car il faut avant tout que les ordres de l'empereur soient exécutés.

Le brave *Moustache*, ancien brigadier des guides d'Italie et d'Égypte, avait fait trois cent soixante lieues d'une seule traite, depuis Austerlitz, il n'avait pas quitté les étriers. Lorsqu'il changeait de monture, quatre hommes l'enlevaient avec sa selle et le portaient ainsi, comme *Sancho Pança* à son entrée dans l'île de *Barataria*, sur un autre cheval qui repartait au galop. Il n'y avait qu'un instant qu'il avait pris congé de l'impératrice, lorsqu'on l'entendit se plaindre et proférer des imprécations.

— S'il faut que je me repose un quart d'heure à Paris, s'écria-t-il, je suis un homme déshonoré, je me brûle la cervelle !

Et, de désespoir, il s'arrachait les cheveux. Joséphine, inquiète du bruit qu'elle entend, envoie savoir ce qui se passe. On revint bientôt la tranquilliser. C'était *Moustache* : il venait d'enfourcher le cheval confié à la garde du fonctionnaire du pavillon de l'Horloge, et comme il avait sans doute moins ménagé celui-là que les autres, l'animal était tombé roide mort, dès les premiers pas, dans la cour des Tuileries.

Le soir même de la bataille, Napoléon avait dit aux officiers généraux de son état-major :

— J'ai déjà livré trente batailles comme celle-ci ; mais je

n'en ai vu aucune où la victoire ait été si complète et où les destins aient été si peu balancés.

L'armée s'était mise en mouvement pour suivre l'ennemi dans sa retraite ; Napoléon, toujours à cheval et accompagné d'une partie de la cavalerie de la garde, reprit le chemin d'Austerlitz. Arrivé dans ce bourg, il descendit à un château appartenant au prince de Kaunitz, beau-frère de M. de Metternich, et y établit son quartier général pour la nuit. Un grand feu avait été allumé dans une vaste salle du rez-de-chaussée ; une petite table était dressée devant la cheminée, et Napoléon s'assit pour déjeuner, car, excepté le demi-verre de punch qu'il avait bu le matin avant le jour, il n'avait rien pris depuis vingt-quatre heures. Tandis qu'il dévorait une cuisse de poulet froid qu'on n'avait pas même eu le temps de faire dégeler, on vint lui annoncer que les officiers généraux faits prisonniers pendant la bataille, et qui suivaient le quartier général, étaient arrivés.

— Amenez-les-moi, je veux les voir et leur dire ma façon de penser.

Ces prisonniers furent introduits dans la salle ; ils étaient au nombre de neuf. Napoléon leur parla avec douceur et chercha à leur faire oublier leur malheur. Lui qui s'irritait si facilement contre les obstacles, et qui traitait quelquefois avec tant de hauteur quiconque osait résister à son inflexible volonté, n'était plus le même homme lorsque, vainqueur, il se trouvait en présence de ses ennemis vaincus. Il les consolait ; et ces consolations, nous pouvons l'assurer, ne résultaient pas d'un mouvement d'orgueil dissimulé sous les dehors d'une feinte générosité ; elles étaient, chez lui, l'effet naturel de la magnanimité de son caractère. Au reste, ces généraux étrangers faisaient peine à voir : sans épée, les vêtements en désordre, ils s'inclinèrent respectueusement devant lui et gardèrent un morne silence ; ce fut Napoléon qui le rompit le premier :

Messieurs, leur dit-il avec bonté, je sais combien un général est malheureux après la perte d'une bataille ; moi-même je l'ai éprouvé il y a six ans, lorsque j'ai été obligé de lever le siège de Saint-Jean-d'Acres. Si j'étais parvenu à prendre la place d'assaut, je crois que j'aurais étranglé de mes mains le féroce *Djezzar* ; mais s'il s'était rendu, je l'aurais traité avec distinction . . . comme on vous traitera vous-mêmes, messieurs, ajouta-t-il avec une émotion pleine de dignité, car je souffre de votre douleur ; je la respecte et l'apprécie.

On lui nomma ces prisonniers les uns après les autres. Parmi eux se trouvait le général de *Langeron*, Français, et qui, de même que Napoléon, avait été élevé à l'école militaire de Paris. Après avoir émigré, au commencement de la révolution, avec une partie de sa famille, originaire de l'ancienne province de Bourgogne, il était allé en Russie, où il avait accepté du service. Plus tard, Napoléon, premier consul, lui avait fait offrir de lui rendre les biens de sa famille, à la condition qu'il rentrerait en France ; mais le comte de *Langeron* avait refusé ses offres généreuses. Aussi, dès que l'empereur entendit prononcer le nom de ce transfuge, il fronça le sourcil :

— Celui-là est plus à plaindre que les autres, dit-il à demi-voix et en détournant la tête ; cependant il lui adressa la parole.

— Qui commandait votre armée ce matin ? lui demanda-t-il d'un ton d'indifférence.

— Sire, c'était l'empereur Alexandre.

Napoléon laissa échapper un signe d'impatience.

— Je vous demande le nom du général en chef qui commandait l'armée russe, répéta-t-il.

— Le général Kutusow, sire.

— A la bonne heure, car l'empereur Alexandre est encore trop jeune pour diriger les opérations d'une armée aussi nombreuse qu'était la vôtre ; je ne crois pas d'ailleurs qu'il ait jamais reçu le baptême du feu avant cette journée.

— Sire, répliqua respectueusement le général, croyant peut-être flatter l'amour-propre du vainqueur, Votre Majesté n'est guère plus âgée que l'empereur mon maître (Napoléon releva la tête), et cependant elle a déjà gagné plus de vingt batailles.

— Monsieur, dites quarante, interrompit Napoléon avec un demi-sourire, et vous ne vous tromperez pas. Votre maître, puisqu'il vous plaît de l'appeler ainsi, a huit ans de moins que moi (Napoléon avait alors trente-six ans et Alexandre vingt-huit), mais peut-être aussi ai-je un siècle de plus que lui ; il est vrai qu'il n'a pas été élevé à la même école que vous et moi.

Puis, rompant tout à coup la conversation et versant du vin dans un gobelet d'argent qu'il avait devant lui, il le fit présenter au général en lui disant :

— M. de Langeron, buvez : ceci ne peut que vous faire du bien.

Comme ce prisonnier, après s'être incliné en signe d'adhésion et de remerciement, portait le gobelet à ses lèvres...

— Un moment, M. de Langeron, reprit l'empereur en lançant un regard indicible : je dois vous prévenir que c'est du vin de France... du vin de Bourgogne, ajouta-t-il en appuyant sur le mot.

Un silence suivit cette petite vengeance, bien pardonnable de la part d'un souverain qui avait devant les yeux un sujet pris les armes à la main et combattant contre son pays. Enfin, Napoléon reprit la parole et dit aux compagnons du général, avec cet accent incisif et bref qui faisait que jamais aucune de ses paroles n'était perdue :

— Messieurs, je plains d'aussi braves gens que vous d'être les victimes d'un cabinet (le cabinet anglais) qui ne craint pas de compromettre la dignité des nations en trafiquant des services de ses généraux. Maintenant que vos noms me sont connus, je vous dirai qu'à l'exception d'un seul (ici l'empereur jeta un regard de côté au comte de Langeron,) vous avez tous honorablement combattu. Mais examinez la conduite de ceux qui vous ont abusés : est-il rien de plus inique que de venir, sans déclaration de guerre, me prendre brusquement à la gorge ? N'est-ce pas se rendre coupable du crime de lèse-nation ? N'est-ce pas trahir l'Europe civilisée que de jeter chez elle des hordes de barbares ?... oui, de barbares ; car *gratitez le Russe, vous trouverez bientôt le Tartare...* En bonne politique, l'empereur d'Autriche, au lieu de m'attaquer, aurait dû rechercher mon alliance pour les refouler dans le Nord. Son pacte avec mes ennemis sera dans l'histoire une chose monstrueuse à laquelle on aura peine à croire : *C'est l'alliance des chiens, des bergers et des loups contre les moutons...* Il est très-heureux pour vous que je n'aie pas succombé dans cette lutte injuste où j'ai été provoqué. Peut-être vos maîtres payeront-ils cher, un jour, cette lutte contre moi.

A ces mots, Napoléon fit un signe à l'officier d'état-major à la garde duquel les prisonniers avaient été confiés ; celui-ci s'approcha, et on entendit l'empereur lui recommander à voix basse d'avoir pour ces étrangers les plus grands égards, et de veiller à ce qu'ils ne manquassent de rien. Il était près de minuit. Les officiers d'ordonnance envoyés à la découverte revinrent annoncer que l'ennemi se retirait sur Gœding. A minuit et demi, plusieurs rapports parvinrent à l'empereur ; il les lut tous ; puis Junot vint lui annoncer l'arrivée de M. de Haugwitz, envoyé du roi de Prusse.

— Je l'attendais ! s'écria Napoléon ; qu'il entre.

Ce ministre présenta à l'empereur un papier cacheté qu'il tira de la poche de son habit avec quelque difficulté. En recevant la lettre de son frère de Prusse, Napoléon sourit, la lut deux fois, et fixant sur l'envoyé prussien des regards qui semblaient fouiller jusqu'au fond de sa conscience, il lui dit en repliant la lettre :

— M. le baron, voilà un compliment dont la fortune a changé l'adresse. C'est bien.

Et d'un geste poli il lui fit signe de se retirer.

— Il a une de ces figures que je n'aime pas, reprit Napoléon aussitôt après le départ du ministre.

— Sir, répliqua Junot, il est vrai que M. de Haugwitz a fait une singulière grimace en prenant congé de Votre Majesté.

— Et puis il faut avouer qu'il n'est pas beau. Je parierais qu'il avait deux lettres dans sa poche. As-tu remarqué le temps qu'il a mis à chercher celui des deux paquets que la bataille de ce matin a rendu bon ?

Junot se rangea de son avis.

— J'aurais bien ri, reprit Napoléon en se frottant les mains, s'il s'était trompé ; si, au lieu de me donner celui-ci, qui n'est qu'une plate félicitation de ma victoire, il m'avait donné celui qui devait être une bonne déclaration de guerre. A ma place, un Turc l'eût fait fouiller.

— Grâce à Dieu, Sire, on sait que Votre Majesté n'est pas un Turc, répliqua Junot en souriant.

— Oui, mais nous les connaissons, ces messieurs-là, n'est-ce pas, mon brave Junot ? Toi surtout, tu les as vus de près.

En disant ces mots, l'empereur avait pris la joue de son aide de camp et l'avait pincée d'une manière tout amicale.

— Au surplus, ajouta-t-il, je suis curieux de savoir ce que me dira l'empereur d'Autriche demain ; tu sais qu'il m'a fait demander une entrevue à quelques lieues d'ici. Va te reposer, mon vieil ami, je vais en faire autant. S'il arrive quelque chose, tu m'éveilleras, je le veux.

Junot quitta l'empereur en essuyant une larme qui avait coulé de ses yeux.

Le lendemain 3 décembre, à huit heures du matin, par un magnifique soleil, mais aussi par un froid de douze degrés, Napoléon sortit du château du prince de Kaunitz pour se rendre, en suivant la grande route d'Hollitsch, à un moulin situé devant les avant-postes de Bernadotte, à trois lieues et demie environ d'Austerlitz ; c'était le lieu qui avait été assigné pour rendez-vous. L'empereur n'allait qu'au pas de son cheval, parce qu'il avait voulu que toute sa garde l'accompagnât. En mettant pied à terre il fit faire des feux, et il se mit à se promener, les deux mains dans les poches de sa redingote grise, et à frapper de ses pieds la terre durcie par des gelées conti-

nues, en attendant qu'on vint l'avertir de l'arrivée de l'empereur d'Autriche. La garde, à deux cents pas en arrière, était en bataille, l'arme au bras; les soldats avaient suivi l'exemple du *Petit-Caporal*, et marquaient le pas pour se réchauffer les pieds. On ne tarda pas à annoncer le monarque autrichien, qui arriva, lui, dans une bonne berline bien close. Il était accompagné des princes Jean et Maurice de Lichtenstein, des généraux Kienmayer, Bubna et Sutterheim, ainsi que de plusieurs officiers supérieurs de hulans qui s'étaient joints à une escorte de hussards hongrois. Celle-ci, de même que l'escorte des guides, resta à deux cents pas du lieu de l'entrevue. Napoléon alla à pied à la rencontre de l'empereur François, et l'embrassa en l'abordant. Le prince Jean de Lichtenstein suivit son souverain jusqu'après du feu de Napoléon, et y resta pendant toute la conférence. Le maréchal Berthier demeura auprès de Napoléon, qui dit à François, en promenant ses regards sur la plaine immense qui était autour de lui :

— Sire, pardonnez-moi de vous recevoir de cette façon; mais voilà le seul palais que j'habite depuis trois mois.

— Ma foi, sire mon frère, reprit François en souriant, vous tirez si bon parti de cette habitation, qu'elle doit vous plaire.

Napoléon ne répondit que par un petit mouvement de tête.

En ce moment, Berthier et le prince de Lichtenstein s'étant un peu éloignés, autant par respect que par discrétion, il n'est resté de l'entretien des deux empereurs que le récit tiré des bulletins, que Napoléon, comme on sait, dictait toujours lui-même. Libre à chacun d'en croire ce qu'il voudra; toujours est-il que les deux monarques convinrent d'un armistice. L'empereur d'Autriche en sollicita un second pour les débris de l'armée russe, qui fut accordé. Cette entrevue dura plus de deux heures. Les deux souverains se quittèrent en s'embrassant de nouveau. Tous les officiers français et autrichiens coururent où le devoir les appelait. Ils entendirent distinctement Napoléon dire à François, tout en le reconduisant à sa voiture :

— Je consens à tout, pourvu que Votre Majesté me promette de ne plus me faire la guerre.

— Je vous le jure, répliquait François, et je tiendrai ma parole.

Le jour commençait à baisser lorsque Napoléon rejoignit à pied son armée. L'empereur d'Autriche partit en berline comme il était venu.

— Comment se fait-il, dit chemin faisant Napoléon à ceux des aides de camp qui marchaient à ses côtés, que l'empereur d'Autriche, qui a autour de lui des hommes si sages et de si grande distinction, laisse mener ses affaires par des sots et des intrigants?

Arrivé au feu de son bivac, il semblait préoccupé et très-indécis de ce qu'il voulait faire, lorsque tout à coup, paraissant se raviser, il laissa échapper ces mots, qui sans doute s'appliquaient encore à François :

— Assurément, cet homme me fait faire une *bêtise*, car je pourrais suivre ma victoire et prendre toute l'armée russe avec ce qui reste de l'armée autrichienne, s'il en reste... Mais enfin, soit! quelques larmes de moins seront versées.

Le premier soin de Napoléon, de retour à Austerlitz, avait été de signer le travail que les ministres lui envoyaient chaque

jour par estafette; puis il avait dit avec une sorte d'exaltation au petit nombre de ceux qui étaient présents, tout en se promenant dans le salon, les mains croisées sur le dos :

Ah! ah! messieurs, quelle paix pour les alliés! Elle sera pour eux la dissolution du grand empire germanique, la reconnaissance des rois de Bavière et de Wurtemberg, la réunion à mon royaume d'Italie, et par conséquent à l'empire français, des duchés de Parme et de Plaisance, de la Toscane, de Gênes et de Venise; ce sera le renvoi honteux de cette armée russe qui s'était avancée en poussant des cris de victoire. Quel exemple inouï de la toute-puissance des combats! Ces vieilles bandes de Paul Ier, qui jadis s'étaient formées à l'école des vainqueurs de Charles XII, vont passer sous notre joug comme des enfants timides!... Je veux que les arts perpétuent le souvenir d'un fait qui sera immortel dans l'histoire des peuples. Je veux qu'il soit élevé au milieu de la place Vendôme de ma bonne ville de Paris, une colonne du genre de la colonne Trajane, recouverte en entier avec le bronze conquis sur les ennemis de la France. Je veux que ce bronze représente par des bas-reliefs disposés en spirale tout ce que cette campagne a eu de glorieux pour la patrie, depuis la levée du camp de Boulogne jusqu'à la paix que je veux signer à Vienne. Ce n'est pas tout; il me faut maintenant témoigner ma reconnaissance à tous mes braves frères d'armes.

Et s'adressant au major général :

— Berthier, mettez-vous là et écrivez le décret que je vais vous dicter :

“ Napoléon, par la grâce de Dieu, la volonté du peuple et la force de ses armes, empereur des Français, roi d'Italie, etc,

“ Art. 1er. Les veuves des généraux morts à la bataille d'Austerlitz jouiront d'une pension de six mille francs leur vie durant; les veuves des colonels et des majors, d'une pension de deux mille quatre cents francs; les veuves des capitaines, d'une pension de douze cents francs; les veuves des lieutenants, et sous-lieutenants, d'une pension de huit cents francs; les veuves des soldats, d'une pension de deux cents francs.

“ Art. 2. Nous adoptons tous les enfants des généraux, officiers et soldats français morts à la bataille d'Austerlitz; ils seront tous entretenus et élevés à nos frais, les garçons dans notre palais impérial de Rambouillet, et les filles dans notre palais impérial de Saint-Germain; les garçons seront ensuite placés, et les filles mariées par nous.

“ Art. 3. Indépendamment de leurs noms de baptême et de famille, ils auront le droit d'y joindre celui de *Napoléon*.”

Le même décret réunissait dans une seule fête l'anniversaire du couronnement et celui de la bataille d'Austerlitz.

Comme les travaux de la guerre ou les combinaisons de la politique étrangère ne faisaient jamais perdre de vue à Napoléon les soins minutieux qu'il devait apporter aux besoins de ses sujets, il dicta immédiatement après à un de ses secrétaires la lettre suivante pour le ministre de l'intérieur. Cette lettre est curieuse, surtout par la recommandation qui la termine :

“ M. de Champagny, il existe à la Bibliothèque nationale beaucoup de pierres précieuses. Il faut les distribuer avec ordre aux bons graveurs de Paris, pour qu'ils gravent les diverses figures qu'elles représentent. Moitié du prix de ce travail, dont l'estimation sera faite par Denon, sera avancée à

l'artiste; l'autre moitié ne lui sera payée que lorsque son œuvre sera entièrement terminée et qu'il aura fait la remise de la pierre qui lui aura été confiée. Cela encouragera l'industrie et donnera du travail aux graveurs qui n'en ont pas. Gardez-vous de payer d'avance la totalité de ce travail à aucun d'eux : ce serait le moyen de ne rien avoir du tout, ou du moins de n'obtenir rien de bon. Celle-ci n'étant à d'autres fins, je prie Dieu, M. de Champagny, qu'il vous ait toujours en sa digne garde.

« De mon camp d'Austerlitz, le 4 décembre 1805.

«NAPOLÉON.»

L'empereur passa de cette manière une partie de la nuit du 3 au 4; c'était ainsi qu'à l'activité du champ de bataille succédait l'activité du cabinet; et lorsque Savary entra :

A propos, monsieur l'ambassadeur, dit d'un ton léger Napoléon à Savary, vous êtes-vous bien acquitté de votre mission ? m'apportez-vous enfin l'adhésion de l'empereur de Russie ? Vous avez été bien longtemps absent, ce me semble ?

Puis, ayant fait répéter deux fois de suite et mot pour mot à son aide de camp la conversation qu'il avait eue avec Alexandre, il reprit :

— Et il vous a donné sa parole ?

— Oui, sire.

— Parole de Russe, dit Napoléon en hochant la tête d'un ton d'incrédulité.

— Sire, j'ai trouvé Sa Majesté l'empereur de Russie tel que doit être un homme de cœur et de sens.

— J'eusse mieux aimé un mot de sa main, c'eût été plus convenable. Ces Russes !... ces Russes, répéta-t-il, ne sont, aujourd'hui, que les Grecs du Bas-Empire d'autrefois ; au surplus on verra... Et vous dites que ce M. Dolgorouki était là ?

— Oui, sire ; mais il n'a pas pris part à notre conversation.

— Parbleu ! c'est ce qu'il avait de mieux à faire ! Je n'oublierai jamais les jactances de ce jeune homme ; la veille de la bataille, oser m'apporter une lettre de son maître avec cette suscription : *Au chef du Gouvernement français !*... Je quitterai Austerlitz aujourd'hui, ajouta-t-il. Savary, vous viendrez avec moi : je suis content de vous ; allez vous reposer.

L'empereur alla s'établir le soir même à Brunn. Il n'y resta que peu de jours, pendant lesquels il fit constater les pertes que son armée avait éprouvées. Il envoya ses aides de camp visiter les hôpitaux et remettre de sa part quarante francs à chaque blessé ; puis une gratification de trois mille francs à chaque officier général blessé, et successivement deux mille, quinze cents et cinq cents francs aux officiers de différents grades au-dessous qui se trouvaient dans le même cas. On juge si ce se cours leur était nécessaire et s'ils durent bénir la main qui le leur accordait.

Napoléon ne fit que traverser Vienne pendant la nuit, et alla droit à Schœnbrunn. Là, dès le lendemain de son installation, il reçut M. de Haugwitz, le même qui était venu le complimenter de la part du roi de Prusse le soir de la bataille. Ce ministre, qui était depuis quelques jours à Vienne, où il négociait avec M. de Talleyrand et le ministre d'Autriche, se trouvait, il faut l'avouer, dans la position la plus critique où puisse

être réduit un diplomate. Napoléon, placé par la victoire dans la plus brillante situation, traita le baron prussien avec sévérité. Cependant il ne lui fit aucun reproche en commençant ; mais au fur et à mesure qu'il lui prouvait qu'il n'était pas dupe des intentions dans lesquelles on l'avait envoyé près de lui, il s'échauffa, parla du passage de l'armée russe à Varsovie et de son arrivée à Breslau, où elle était encore ; enfin, lorsqu'il vint à demander à l'ambassadeur ce que signifiait cet autre corps russe qui était en Hanovre et communiquait par la Prusse avec l'armée autrichienne, il parla si haut et avec tant de véhémence qu'on l'entendit distinctement, de la pièce voisine de son cabinet, s'exprimer ainsi :

— ... Est-ce une conduite franche que celle de votre maître avec moi ? Il serait plus honorable pour lui de m'avoir fait la guerre, quoiqu'il n'eût aucun motif pour cela ! Vous eussiez au moins servi vos prétendus alliés, parce que j'y aurais regardé à deux fois avant de leur livrer bataille. Je comprends, vous voulez être les alliés de tout le monde, c'est plus commode ; mais cela n'est pas possible. Au temps où nous vivons, il faut opter entre eux et moi. Si vous vous rangez du côté de ces messieurs, je ne m'y oppose pas ; mais si vous faites mine de vouloir rester avec moi, je veux de la sincérité ou je me sépare de vous. Je préfère des ennemis francs à de faux amis. Si vos pouvoirs ne sont pas assez étendus pour traiter cette question-là, mettez-vous en règle ; en attendant, moi, je vais m'y mettre aussi en marchant sur mes ennemis quels qu'ils soient, et en tâchant de les écraser partout où je les trouverai ; seraient-ils sur les hauteurs de Montmartre, je ne devrais répondre qu'à coups de canon à leurs notes diplomatiques.

En finissant ces mots, Napoléon avait brusquement tourné le dos à M. de Haugwitz, auquel il n'avait pas même laissé le temps de se reconnaître. Ces dernières paroles de Napoléon sont d'autant plus remarquables, qu'en songeant à 1814, elles étaient prophétiques.

L'arrivée de Rapp, dont la blessure commençait à se cicatrifier, vint faire diversion et changea la nature des sentiments d'exaltation et de mécontentement auxquels il paraissait en proie ; il reçut cet aide de camp favori de la manière la plus gracieuse, et, après lui avoir demandé des nouvelles de sa santé avec le plus touchant intérêt :

— A propos ! ajouta-t-il, la dernière fois que je t'ai vu, j'ai oublié de te dire que je t'avais nommé général de division ; va donc faire ajouter une étoile de plus à tes épaulettes.

Rapp, s'étant incliné en signe de remerciement, se disposait à sortir lorsque l'empereur le retint.

— Ce n'est pas tout, mon brave, reprit-il, tâche de ne pas te faire blesser toutes les fois que tu prends part à une affaire ; cela devient ridicule. Tu es comme Murat, tu cours comme un aveugle ; tu vas ! tu vas... et puis tu es forcé de garder le lit... Es-tu seulement en état de voyager un peu ?

— Certainement, sire ; je suis toujours en état de faire tout ce que Votre Majesté m'ordonnera pour lui prouver ma vive reconnaissance.

— En ce cas, va raconter les détails de la bataille d'Austerlitz à Marmont, afin de le faire enrager de ne s'y être pas trouvé ; cela te distraira ; et puis tu jugeras de l'effet que la nou-

velle aura produit sur les Italiens. Tu partiras d'ici ce soir. Au revoir, monsieur le général de division Rapp ! Continuez de soigner votre santé ; c'est ce que j'entends que vous fassiez avant tout.

Et l'empereur, lui ayant pris la main qu'il serra à diverses reprises, ajouta avec effusion et d'un ton tout particulier :

— Adieu, mon brave !... Je vais t'envoyer tout à l'heure

tes instructions ; attends-les dans le salon de service.

Une heure après, le général recevait, avec des instructions dictées par l'empereur lui-même, le grand cordon de la Légion d'honneur, auquel était joint le brevet d'une dotation de douze mille francs hypothéqués sur le mont de Milan.

(A CONTINUER.)

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

Les plus habiles instituteurs de la jeunesse ont toujours complété l'éducation par l'exercice des représentations théâtrales. Non-seulement cet exercice, bien dirigé, développe la mémoire et forme l'esprit et le cœur, mais encore il ajoute la pureté à la diction, l'expression à la physionomie, l'éloquence au geste, l'aplomb à la tenue, l'élégance aux manières.

C'est à ce titre que les comédies du père Du Cerceau sont en vogue depuis un siècle dans les maisons les plus honorables et dans les institutions les plus renommées.

Malheureusement, aucun auteur, si ce n'est peut-être Th. Leclercq, n'a continué, de nos jours, ce répertoire dramatique des familles.

Une telle mission revient naturellement à notre journal, et rentre, de plein droit, dans son rôle utile et amusant vis-à-vis de la jeunesse et des gens du monde.

Nous publierons, de temps à autres, des comédies-proverbes inédits, que nos lecteurs pourront jouer entre eux, l'hiver dans les salons.

Ces pièces, toujours morales et dirigées contre les travers ou les ridicules de notre époque, n'exigeront aucuns frais de décors ni de costumes. Elles s'exécuteront entre deux paravents, avec un piano pour orchestre, et une réunion d'amis pour acteurs et pour spectateurs.

Plus animées que celles du père Du Cerceau, et plus en rapport avec nos habitudes, elles toucheront aux passions, sans les citer, aux entraînements du cœur, pour les ramener à la sagesse, aux vices même quelquefois, pour les humilier devant la vertu. Elle opposeront surtout le bon sens à l'extravagance, la vérité au mensonge, la simplicité à l'exagération. Ce sont là les leçons dont notre siècle a le plus besoin, et qui malheureusement lui manquent le plus.

MIDI A QUATORZE HEURES.

PROVERBE.

PERSONNAGES.

Le Comte de Nérès, lieutenant-général de l'Empire.

Frédéric, son fils.

Gaston de Korville.

M. Désessarts, sous-préfet de ...

Gabrielle, nièce du lieutenant-général.

Un domestique.

La scène se passe en 1848, dans un château près de Paris.

SCÈNE I.

GABRIELLE, seule.

(Elle entre tenant à la main un bouquet qu'elle n'a pas encore arrangé.) Je viens de voir mon cousin rentrer au château. Il avait l'air agité, et m'a regardée à peine : il s'est essuyé le front avec impatience. Il est vrai qu'il fait très-chaud ; mais n'importe, il y a un roman là-dessous ! Depuis quinze jours que j'ai quitté Saint-Denis pour revenir chez mon oncle, la conduite de Frédéric est inexplicable. Il me recherche et il m'évite sans motif. Il m'apprend à monter à l'anglaise, à jouer au billard, et jamais il ne me fait chanter, jamais il ne regarde mon album. Il fait avec moi des bottes de fleurs, il

me taquine aux jeux innocents... ; enfin il est souvent très-gentil ; et tout à coup... il devient maussade : il va donner à manger à ses chiens, il me laisse avec M. le sous-préfet ; M. le sous-préfet, l'ennui fait homme ! Hier, quand je lui proposais une promenade en bateau, il s'est mis à discuter la révision de la Constitution, et il m'a appelée *mademoiselle*. (Elle s'assied et arrange son bouquet.) Mademoiselle !!! Il est évident qu'il a perdu la tête. Il ne s'est pas encore déclaré... il ne m'a pas écrit, il feint même de ne pas me remarquer... ce n'est pas naturel... il y a là un mystère, une foule de mystères ! Frédéric n'ose pas... ; mais pourquoi n'ose-t-il pas ? (Elle se lève.) C'est donc vrai ce qu'on dit à la pension, quand les sous-maîtresses n'étaient pas là, que les amoureux sont entourés de mille pièges, qu'il y a toujours des tuteurs vieux et jaloux qui vous apparaissent lorsque votre cousin est à vos pieds. Frédéric n'a pas encore bravé ce péril. Il est prudent... c'est une qualité dans un mari ; mais chez un... cousin au premier degré... Enfin je m'y perds ! Il est clair que nous jouons sur un volcan. (Elle dispose le bouquet dans un vase sur le guéridon.) Tiens, j'ai oublié trois marguerites... , justement celles qu'il a jetées ce matin lorsque je le priais de les interroger (Soupirant.) sur l'état de son cœur... Il en mourait d'envie, c'est évident ; et pourtant

il m'a répondu par un éclat de rire, et s'est enfui... En voilà encore un chapitre de Mme. de Genlis. Eh bien ! je vais les interroger, moi... ces pauvres fleurs, et si elles me disent que je le déteste, tant pis pour lui, j'en serai enchantée. (*Effeuillant les marguerites.*) "Je l'aime... un peu... beaucoup... passionnément... pas du tout..." Là, c'est bien fait... Voyons la seconde... : "un peu... etc. (*Elle effeuille sans rien dire.*) Pas du tout !" Encore ; mais c'est effrayant ; je n'ose effeuiller la troisième. (*Lui parlant.*) Songez, mademoiselle, que je ne vous demande que la vérité... "Un peu... etc., pas du tout !" Quel entêtement ! quel complot de marguerites ! (*Jetant les tiges.*) C'est vous que je n'aime pas, vilaines fleurs ; Frédéric avait raison de vous mépriser ; je vais protester contre vous, moi. (*Elle écrit.*)

La marguerite m'annonce
Que je ne l'aimerai pas ;
De l'arrêt qu'elle prononce
Ne puis-je appeler tout bas ?
Oui, car mon cœur qui palpite,
Par vous trop tard averti,
Vous répond, ô marguerite,
Que vous en avez menti !

Tiens, ils ne sont pas mal, ces vers. Je suis sûre qu'il m'en fait aussi, lui ! le matin quand il est seul dans le parc, ou le soir quand il regarde le clair de la lune... ; Il n'ose pas me les donner, il les adresse à mon étoile... Il faudra que je choisisse aussi la sienne parmi les plus brillantes, surtout parmi les étoiles fixes... Je m'en occuperai tantôt... avant le thé. Evidemment, mon oncle fait peur à Frédéric, et à moi... donc !... Un vieux général qui ne parle que de Marengo et qui fait tous les jours dix poules et quinze parties de wist ou de trictrac... Pourvu qu'il ne songe pas à m'épouser, comme Bartholo dans le *Barbier de Séville* ou à me marier au sous-préfet, qui a des lunettes vertes ornées de taffetas, et qui administre l'arrondissement dans notre billard... C'est pour le coup que notre roman deviendrait sublime... Moi, je me ferais carmélite ; mon cousin... , trappiste ; le sous-préfet... , ce qu'il voudrait, et mon oncle... Dieu ! le voilà !... cachons ces vers. (*Elle les glisse dans le vase de fleurs, au milieu du bouquet.*)

SCÈNE II.

GABRIELLE, LE COMTE.

Le Comte.— Ah ! c'est toi, mon enfant... , je te cherchais... Que fais-tu là, toute seule ?

Gabrielle.— *troublée.* Je m'occupais... de vous, mon oncle... J'arrangeais ces fleurs que vous aimez tant.

Le Comte.— Moi ! j'aime les fleurs?... tu fais bien de me le dire, je ne m'en doutais pas... Je n'ai jamais cultivé que les grenades.

Gabrielle.— *à part.* Il va repartir pour Marengo.

Le Comte.— Enfin, c'est très aimable à toi... (*Lu considérant.*) Regarde-moi donc ! Sais-tu que tu es charmante ! Le diable m'emporte, je ne t'avais jamais passée en revue ! Des yeux brillants comme une paire de mèches... , la taille voulue par la loi... , le fourniment complet, pas le moindre cas de réforme. (*À part.*) Il n'y a pas à hésiter. (*Haut.*) Embrasse-

moi donc, Gabrielle. (*Il la baise au front.*)

Gabrielle.— *à part.* Il me cajole... Il veut me demander une heure de whist.

Le Comte.— Mon enfant, j'ai à te dire une chose très grave et très-délicate.

Gabrielle.— Quoi donc ?

Le comte.— Te plairait-il... ? serais-tu disposée?... (*À part.*) Comment lui insinuer cela adroitement et en douceur ? (*Brusquement.*) Veux-tu épouser ton cousin Frédéric ?

Gabrielle.— Épouser mon cousin !

Le Comte.— Oui, il est beau garçon... tu es jolie... , vos âges et vos fortunes se conviennent... Eh bien, tu ne me réponds pas ?

Gabrielle.— *très émue.* Mon oncle, c'est que, voyez-vous... , la surprise... (*Avec humeur.*) On ne fait pas ainsi une proposition de mariage à bout portant.

Le Comte.— Ma foi, c'est ma manière... J'ai cherché des phrases... , je n'en ai pas trouvé.

Gabrielle.— *à part.* O mon roman, mes vers... et mon étoile... ! quelle chute !

Le Comte.— Je comprends... , je comprends... ; la première attaque... Moi qui te parle... , quand la première balle a sifflé à mon oreille... Mais qu'as-tu donc ?

Gabrielle.— Je me trouve mal... (*À part.*) C'est indisponible. (*Elle se laisse tomber dans un fauteuil.*)

Le Comte.— Diable ! l'effet est plus sérieux que chez moi !... (*appelant et cherchant à courir.*) François ! Antoinette ! Satanée goutte, va... ! Allons, allons ce ne sera rien... C'est passé, n'est-ce pas ! Pauvre petite !... (*À part.*) Revenons à la charge en flanc. (*Haut.*) Je suis allé ce matin à Paris, visiter la Révolution... Elle m'avait envoyé sa carte hier... , ma mise en disponibilité... ; toute politesse en vaut une autre.

Gabrielle.— Vous en disponibilité ! c'est indigne !

Le Comte.— Ça m'a fait la même impression. J'ai dit au gouvernement provisoire : "Voilà comme vous traitez les vieux serviteurs de l'État, vous autres ! Croyez-vous que les généraux poussent comme des champignons ?" Ils m'ont répondu : Citoyen (c'est ainsi qu'ils prononcent *monsieur*), la question est purement financière... Alors, leur ai-je dit, gardez mes appointements ; je suis de ceux qui ont conquis l'Italie sans souliers... Rappelez-moi seulement par la poste, s'il s'agit de tailler des croupières aux Autrichiens. (*Il s'assied avec peine.*) Aie ! En attendant, comme je créverais d'ennui en fourrière, je commanderai des pékins, faute de mieux. Bref, je me suis présenté comme colonel de la garde nationale... , légion de la banlieue. Et c'est aujourd'hui même qu'on fait l'élection.

Gabrielle.— Mais, mon oncle, je ne vois pas le rapport...

Le Comte.— Tu vas le voir... En campagne, les jupons sont un bagage assez gênant... il est bon de mettre d'avance sa famille en lieu sûr. Ce n'est pas que je veuille me débarrasser de toi... , morbleu !... mais je me suis dit : "Gabrielle ne veut pas coiffer sainte Catherine... Si elle n'a pas de répugnance pour mon fils, ils feront un joli ménage, et je reprendrai la vie de garçon... Je serai tout à mes bisets pour leur apprendre à emboîter le pas et à faire la charge en douze temps..." Qu'en penses-tu ?

Gabrielle.— Vous êtes trop bon, mon oncle, et je vous remercie mille fois...

Le Comte.—C'est bien... tu refuses ?

Gabrielle.—Mais non.

Le Comte.—Tu es libre après tout... je t'en trouverai un autre... les recrues ne manquent pas pour ce régiment-là.

Gabrielle.—Mais, mon oncle...

Le Comte.—Tu acceptes ?

Gabrielle.—Oh ! non !

Le Comte.—Tu ne refuses pas... tu n'acceptes pas... que veux-tu dire alors ?

Gabrielle.—Un mariage ne se fait pas ainsi... cela ne s'est jamais vu ; il y a des formes à observer, des préliminaires...

Le Comte.—Dans les romans... ; mais il s'agit d'histoire... J'appelle un chat un chat et un mari un mari... Quand j'ai épousé ta tante, je n'avais que quinze jours devant moi... C'était entre Montenotte et Marengo. Je lui ai dit : "Me voilà, je suis vivant aujourd'hui... demain je serai mort ou colonel ; cela vous convient-il ?" Tu connais Frédéric... veux-tu être ma bru, oui ou non ?

Gabrielle.—Je ne... je n'en sais rien ! Vous ignorez vous-même si M. Frédéric. (*Curieusement.*) Ce n'est pas lui qui vous a chargé de demander ma main ?

Le Comte.—Parbleu ! je ne l'ai pas consulté... et s'il n'avait d'avoir une autre volonté que la mienne.

Gabrielle.—Vous nous uniriez de force... comme M. Solmes et Clarisse Harlowe.

Le Comte.—Ta... ta... ta... toujours les romans ! Où diable as-tu lu Clarisse, toi ? au pensionnat de Saint Denis...

Gabrielle.—Je l'ai vue au Gymnase, avec Rose Chéri...

Le Comte.—Ce n'est pas ce que j'ai fait de mieux... une leçon de whist t'aurait plus profité... Mais nous battons la campagne... Frédéric sera enchanté d'être ton mari, c'est évident.

Gabrielle.—Vous croyez, mon oncle ?

Le Comte.—Parbleu ! il serait bien dégoûté ! S'il voulait échanger ses vingt-cinq ans contre ma sciatique...

Gabrielle.—*solennellement.* On n'est pas maître de ses inclinations... Les cœurs ont leurs fatalités...

Le Comte.—Que le diable emporte le Gymnase ! Pour la dernière fois, me répondras-tu ?

Gabrielle.—Il faut au moins que je voie, que je réfléchisse...

Le Comte.—Et tu crois que je vais rester en faction à attendre ton caprice !... Au fait, je suis bon enfant, moi... ; la réponse est assez claire... tu ne veux pas de mon fils...

Le Comte.—N'en parlons plus, je vais retirer ma candidature, et tu iras chercher un mari au spectacle !

Gabrielle.—Je vous demande pardon, mon oncle, je n'ai pas dit... que je n'aime pas Frédéric.

Le Comte.—Alors, dis donc que tu l'aimes...

Gabrielle.—Eh bien !...

Le Comte.—Eh bien !

Gabrielle.—Eh bien, oui !

Le Comte.—Enfin ! J'ai eu plus de mal à prendre Vienne en 1809.

Gabrielle.—Mais ne le lui dites pas, mon oncle...

Le Comte.—C'est défendu par le Gymnase ? On observera la consigne.

Gabrielle.—apercevant Frédéric. Le voilà ! Je me sauve...
Le Comte.—*la rappelant.* Gabrielle ! un seul mot... N'oublie pas notre quatrième pour le whist... Tu retiendras le Sous-Préfet, si tu ne trouves pas mieux. (*Gabrielle sort.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, FRÉDÉRIC.

Frédéric.—Ma cousine s'enfuit... est-ce que je lui fais peur ?

Le Comte.—Peut-être.

Frédéric.—*avec fatuité.* C'est m'honorer infiniment ! Comment allez-vous, mon père ?

Le Comte.—J'irais à merveille, si je pouvais aller... Cette petite a exaspéré ma goutte.

Frédéric.—Vous avez eu une scène de ménage ?

Le Comte.—Un malentendu... des niaiseries... Parlons raison, nous autres. (*A part.*) Il faut que je m'y prenne plus habilement. (*Haut.*) D'abord, j'ai une nouvelle à t'annoncer... ; de général, je deviens colonel.

Frédéric.—Jouons-nous aux énigmes ?

Le Comte.—Le gouvernement provisoire m'a mis au rebut, et la garde nationale m'offre une légion.

Frédéric.—Je demanderai raison à l'impertinent qui a osé...

Le Comte.—Ah ! ne t'emporte pas... cet impertinent est... provisoire... D'ailleurs, il ne se battrait point... c'est un chef de parti. Venons au fait. Tu as vingt-cinq ans, ma nièce en a dix-huit ; tu es mon seul héritier, elle a 400,000 francs de dot ; tu as de l'esprit, elle n'est pas bête... Voilà qui est arrangé, n'est-ce pas ?

Frédéric.—Permettez, mon père, expliquez-vous !

Le Comte.—Je t'offre la main de Gabrielle, et je te donne cinq minutes pour l'accepter...

Frédéric.—Le terme est aussi bref que l'explication... ; mais il me faut encore moins de temps pour me décider. (*Gravement.*) Je ne veux pas me marier ! mon père.

Le Comte.—Tu ne veux pas te marier ! et pourquoi ?

Frédéric.—C'est mon idée... Je n'ai pas le tempérament conjugal.

Le Comte.—Qu'est-ce que ce charabia ?

Frédéric.—C'est du pur français... ; *Dictionnaire de l'Académie*, dernière édition.

Le Comte.—Oui, je reconnais le langage de la jeunesse dorée, par le procédé Ruolz... de la jeunesse porte-cigares et porte-binocles...

Frédéric.—Je ne fume pas plus qu'un autre, et ce n'est pas ma faute si j'ai la vue basse...

Le Comte.—Morbleu ! je ne vous savais pas de ce régiment-là, monsieur mon fils.

Frédéric.—Prenez garde à votre goutte, monsieur mon père.

Le Comte.—Ne t'avise pas de railler surtout... et prends garde toi-même...

Frédéric.—Vous voulez des raisons, je vais vous en donner... Depuis que je suis sorti du collège, savez-vous quelle a été ma principale occupation ?

Le Comte.—Je ne le sais que trop ; à Paris, le bois de Boulogne, le steeple-chase, le club des jockeys, le foyer de l'Opéra... ; et ici, la chasse, l'oisiveté, les romans et les journaux... ; tout au plus une heure de raison le soir, entre deux robes de whist...

Frédéric.—Le whist me sourit peu, j'en conviens... ; je ne le joue que par dévouement filial.

Le Comte.—Aussi, tu le joues comme un conscrit...

Frédéric.—D'accord ; mais restons dans la question. Ma principale occupation a été de me moquer des maris.

Le Comte.—En vérité !

Frédéric.—C'est la mode..., je la suis, et n'y peux rien... Je ne saurais passer du parti des rieurs au parti des ridicules... ; mes amis m'accablent sous les traits que j'ai forgés moi-même... : je serais un homme déshonoré !

Le Comte.—Et tu oses me parler ainsi ! Mais je me suis marié, moi, et si je ne m'étais pas marié, où serais-tu ? T'es-tu aussi moqué de moi, par hasard ?

Frédéric.—Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né ? Du reste, on excepte toujours sa famille... ; c'est un droit et un devoir supérieurs à la constitution.

Le Comte.—Or, comme chacun a une famille, tout le monde déraisonne... Mille bombes !... si je ne me retenais...

Frédéric.—Mon père prenez garde à votre goutte... D'ailleurs je ne vous ai pas dit ma grande raison. L'amour du célibat est chez moi une affaire de principe, une question de liberté.

Le Comte.—Encore le galimatias du jour ! Votre liberté n'est que la tyrannie de la démence... Ah ! vous voulez refaire le monde, mes petits philosophes, attendez que je sois colonel de la banlieue.

Frédéric.—Vous serez superbe à la tête de votre légion, et je serai le premier à me ranger sous vos ordres ; mais nous aurons beau faire des factions et des patrouilles, nous n'empêcherons pas que les femmes du monde ne soient des poupées organisées. (*Mouvement du comte.*) Veuillez m'écouter jusqu'au bout. Qu'apprend-on aux jeunes filles, aujourd'hui ? A poser sous toutes les faces et à mentir sous toutes les formes, à se défigurer la taille par des corsets, la tête par des chapeaux, les pieds par des brodequins, à dissimuler leurs grâces véritables, et à s'en procurer de factices chez les couturières, à se moquer des modes de la veille et à deviner celles du lendemain, à juger le mérite d'un homme sur le vernis de ses bottes ou le nœud de sa cravate, à s'escrimer sur un piano deux heures de suite, à faire du jour la nuit et de la nuit le jour, à discuter à perte de vue sur une polka, sur un bracelet ou sur une boîte de pastilles, à voir dans le mariage un cachemire de l'Inde et un attelage mecklembourgeois ;—le tout entremêlé d'une écriture anglaise illisible, d'un peu d'Italien pour écorcher les airs de Rossini, d'un peu d'histoire qui diffère des contes par l'ennui seulement, d'un peu de géographie et de rhétorique qu'elles se hâtent d'oublier, et c'est ce qu'elles ont de mieux à faire. Est-ce vrai, oui ou non ?

Le Comte.—C'est trop vrai pour beaucoup, et ton feu de peloton ne me déplaît pas. Mais il vous sied bien, messieurs les gants-jaunes, de blâmer la futilité du sexe... N'est-ce pas vous qui l'avez fait à votre image, et qui l'entretenez dans l'amour des riens par vos exemples ?... Soyez des hommes, corbleu... et les femmes seront des femmes !... D'ailleurs, celles qui ont de l'esprit et du cœur ne se contentent pas d'oublier la géographie et la rhétorique... elles oublient aussi toutes les billevesées que je méprise en pratique et que tu méprises en théorie, pour apprendre à tenir leur ménage, à faire le bonheur d'un mari, élever leurs enfants.

Frédéric.—Ou à parader au spectacle, à escarmoucher dans les salons, à tourner à propos dans le bois de Boulogne, à méditer les romans de George Sand, à se pâmer aux tableaux vivants du Cirque, etc.. etc.

Le Comte.—Bien dit encore ; mais ce n'est pas Gabrielle qui finira ainsi... ; elle est un peu romanesque, j'en conviens ; que faire en pension, si ce n'est des romans ? Et puis, elle a vu au Gymnase les jeunes premières sangloter dans des mouchoirs de batiste... Mais Gabrielle a du fond, morbleu !... Il ne s'agit que de la mettre dans le vrai, et elle y restera... Elle tient déjà ma maison, elle a des vertus solides, avec des talents agréables.

Frédéric.—Tranchez le mot..., elle fait votre whist et votre trictrac assez convenablement pour son âge.

Le Comte.—C'est une grande qualité... Le whist est l'école de l'ordre et de la raison..., tu sauras cela plus tard.

Frédéric.—Le plus tard possible !... A Dieu ne plaise que je nie les mérites de ma cousine : mais il en faudrait bien d'autres pour rompre mon vœu de célibat.

Le Comte.—Ah ! Monsieur le professeur voudrait-il m'enseigner sa science, et me définir la perfection qui désarmerait sa critique ?

Frédéric.—Bien volontiers. D'abord, j'ai mes idées sur la vie et sur le monde : elles sont toutes en trois mots : *distinction, sincérité, indépendance.*

Le Comte.—Distinction,—c'est le cas de distinguer... Il y en a de deux sortes : la vôtre s'appelle *chic*, la mienne se nomme *simplicité*. La vôtre se prend chez les tailleurs et va-t-en-ville, la mienne est dans l'intelligence et se tient à la maison.—Sincérité,—tu en abuses un peu en ce moment.—Indépendance, pure chimère ici-bas ! la société est une armée où chacun a ses chefs. Le soldat dépend du capitaine et souvent le capitaine du soldat. Celui qui ne veut dépendre de personne dépend de tout le monde... Continuez, docteur imberbe.

Frédéric.—Je voudrais que ma femme comprit ces idées, ou du moins fût en état de les comprendre. Voilà tout.

Le Comte.—Ce n'est pas long, mais c'est vague. Et tu crois qu'avec Gabrielle tu serais un époux méconnu ?

Frédéric.—J'en suis sûr. Ma cousine est une pensionnaire et sera toujours une pensionnaire... C'est un pli pris... Beauté sans grâce, talents enfantins, toilette sans goût, langage appris par cœur, préjugés hiliputiens. La voilà telle que son couvent l'a faite. L'amour est pour elle une tempête dans un verre d'eau ; son exaltation ne s'élève pas au-dessus des historiettes de Mme de Genlis... Ce matin ne voulait-elle pas me faire consulter des marguerites, pour savoir si nous nous aimons tendrement, passablement ou pas du tout ! (*Riant.*) Ah ! ah ! ah ! Et comme je refusais de me livrer à cet exercice, elle m'a boudé une grande heure... Me voyez-vous d'ici récitant la litanie sentimentale : je l'aime un peu... beaucoup... Ah ! ah ! ah !... La belle organisation pour comprendre les élans de mon esprit, les besoins de mon cœur, l'idéal de mes rêves !...

Le Comte.—J'aime à croire en effet qu'elle ne te comprendrait pas ; car, je doute que tu te comprennes toi-même. Décidément, elle n'est pas faite pour toi... Allons, je lui trouverai un autre mari... ; un homme de bon sens, qui se contente-

ra d'être heureux, sans chic et à l'ancienne mode, avec un hôtel à Paris, un château à la campagne, la vie de famille le matin, un cercle d'amis le soir, des occupations sérieuses et des plaisirs faciles. Ils n'auront pas des élans d'esprit, des besoins de cœur... ils se marieront et s'aimeront prosaïquement, comme ta mère et moi... Ils auront prosaïquement des enfants, moins romantiques que le mien, je l'espère, et quand tu seras las de chercher la femme introuvable, tu viendras leur donner au coin du feu des nouvelles de tes rêves.

Frédéric.—à part. Ouf! me voilà délivré de la cousine! (*Haut.*) Sans rancune, mon père!

Le Comte.—Sans rancune, mais j'aurai l'œil sur vous, monsieur l'esprit fort... N'allez pas chercher trop loin votre idéal et souvenez-vous de prendre mon avis en toutes choses; car si jamais vous vous avisiez d'être par trop chic, ventre-bleu!

Frédéric.—Mon père, ménagez votre goutte.

Le Comte.—Vous êtes plus malade que moi... Guérissez-vous, et si ma nièce est encore disponible, quand vous serez en convalescence...

Frédéric.—Au nom du Ciel, ne l'exposez pas à rester fille! (*A part.*) Diable! on me la rejettera à la tête tant qu'elle ne sera pas mariée. (*Haut.*) Et gardez-vous de croire que je ne sois pas bon cousin pour Gabrielle. Tenez... j'ai peut-être un excellent parti à lui offrir.

Le Comte.—Oh! j'aime autant qu'elle le reçoive de ma main. Est-ce que tu songes au sous-préfet?

Frédéric.—Dieu m'en préserve, et ma cousine aussi! Le sous-préfet est un de ces hommes qu'on n'épouse qu'à l'extrémité, entre l'âge mûr et le suicide, quand on prend la chaufferette et la tabatière. Non, je parle sérieusement, et vous serez juge. Vous souvient-il de Gaston de Kerville, mon ami de collège, qui nous rejoignit l'été dernier aux bains de Trouville?

Le Comte.—Oui...; un jeune Breton très comme il faut; officier d'Afrique, décoré sur le champ de bataille. Eh bien?

Frédéric.—Eh bien, il avait remarqué ma cousine. Il est en congé à Paris; il m'annonce sa visite ce matin même, et je soupçonne que Gabrielle y est pour quelque chose. C'est un mari dont je répondrais comme de moi.

Le Comte.—Nous verrons s'il a de meilleures cautions. Tu me le présenteras... Au revoir. (*Fausse sortie.*) S'il venait quelqu'un de la garde nationale, je serai dans le billard à faire ma partie avec le sous-préfet. (*A part.*) Mais, d'abord, allons détromper Gabrielle, et lui dire de renoncer à Frédéric.

Frédéric.—Bonne chance, mon père, je vous souhaite des blocs fulminants! (*Le Comte sort.*)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC seul.

J'ai payé cher ma liberté!... Heureusement le général a fait comme les avocats... il s'est contenté de perdre sa cause avec éloquence. Il a failli m'ébranler par son tableau pastoral d'un bon ménage et des qualités solides de Gabrielle... Cette pauvre cousine! Le fait est que je ne la connais guère... Je l'ai à peine regardée en face depuis qu'elle est une demoiselle... Il faudra que je l'étudie... dans l'intérêt de mon remplaçant... Elle vaut peut-être mieux que je ne le pense...

Si mon père avait raison... Si le bonheur était là, sous ma main... Ah! si donc! épouser la petite fille avec qui j'ai joué à cache-cache! Je n'aurais plus qu'à émigrer en Arcadie, chez les bergers de Virgile. En attendant, je m'ennuie à périr. (*S'asseyant près du guéridon et prenant des journaux.*) Ces gazettes sont assommantes...; toujours la même chose! autant d'orgues de barbarie montées sur un seul air... Voilà les fleurs de Gabrielle... les fameuses marguerites. (*Il en prend une machinalement, et commence à l'effeuiller, puis il la jette.*) Allons donc! et moi aussi!

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, GASTON.

(*Un domestique annonçant*) M. Gaston de Kerville.

Gaston.—embrassant Frédéric. Frédéric!

Frédéric.—Ce cher Gaston, quel plaisir de te revoir!

Gaston.—Tu as reçu ma lettre?

Frédéric.—Ce matin. (*A part.*) Parlons-lui de ma cousine, de peur qu'il ne l'ait oubliée. (*Haut.*) Et j'ai deviné, je crois, le motif de ta visite.

Gaston.—L'amitié.

Frédéric.—Oui, l'amitié pour moi, et la politesse pour mon père; mais nous sommes trois ici... Voyons, ne te gêne pas; en me disant tout, tu ne m'apprendras rien. (*A part.*) Je le mets à son aise, j'espère.

Gaston.—Vraiment! c'est comme au collège...; tu lisais dans mon cœur à vingt-cinq pas.

Frédéric.—J'y ai lu cette fois à cinq cents lieues. Comment se comportent les Bédouins depuis qu'Abd-el-Kader s'est laissé prendre?

Gaston.—Parlons d'elle, mon ami... Elle est toujours charmante!

Frédéric.—Toujours. (*A part.*) Je ne m'étais pas trompé. Je tiens mon libérateur.

Gaston.—Rassure-moi d'abord.

Frédéric.—à part. Ce sera lui rendre la pareille.

Gaston.—Tu ne l'aimes pas?

Frédéric.—Moi! cette question!... Est-ce qu'on aime sa cousine? Jaloux déjà...? peste! C'est donc bien sérieux!

Gaston.—Tout est sérieux chez moi, Frédéric; car tout est franc et naïf... Je suis Breton des pieds à la tête. Dès que j'ai vu Gabrielle... pardon, Mlle. de Nérès, je l'ai aimée... Mon amour a été prompt et vif, parce qu'elle est belle; il est solide et durable, par ce qu'elle est bonne... Oh! je sais lire, moi aussi, dans les cœurs... j'ai deviné dans le sien tout ce qui me rendrait heureux... Je ne suis pas comme toi un enfant gâté du monde... un aigle qui ne sera content qu'en voyant le soleil en face... Une étoile pure, à l'ombre d'un nuage est tout ce qu'il me faut. J'ai payé ma dette à mon pays, j'en ai reçu la croix... Mon ambition est satisfaite. Le repos dans l'obscurité, la sécurité dans la retraite, une femme qui m'aime pour moi, des enfants sur mes genoux, des amis dans mon salon, des heureux à faire à ma porte. Voilà tout ce que je demande au Ciel... et ta cousine me donnerait tout cela.

Frédéric.—Brave Gaston! (*A part.*) Absolument les idées de mon père... Il l'aurait fait lui-même, qu'il n'aurait pas mieux réussi. (*Haut.*) Sois tranquille, va... Non-amie-

ment je ne combattrai point tes inclinations, mais je veux les servir, les mener à bien, et je suis dans une excellente position pour le faire.

Gaston.—Tu es le confident de Gabrielle ? Oh ! si tu pouvais me dire qu'elle s'est souvenue de moi.

Frédéric.—Parbleu ! elle me parlait encore ces jours-ci des bonnes soirées que vous avez passées ensemble.

Gaston.—Ah ! je ne la voyais que le matin.

Frédéric.—Je me trompe... Je voulais dire les matinées... Te rappelles-tu ce jour où tu nous contas la bataille d'Isly... ce grand coup d'estoc qui fit tant de plaisir à mon père, qu'il pourfendit le billard d'un coup de queue.

Gaston. Oui, le général se croyait à Marengo... ; mais ta cousine brodait dans un coin, et je craignais de l'avoir ennuyée.

Frédéric.—Allons donc ! c'était une émotion contenue. Tu ne connais pas les élèves de Saint-Denis, mon cher ; elles raffolent de l'épée, c'est le premier bijou qu'elles rêvent dans leur corbeille. Les pékins ne sont pas des hommes à leurs yeux. Gabrielle surtout est une amazone. Si tu l'avais vue à cheval ce matin !

Gaston.—Ne me vante pas trop sa bravoure ! tu m'épouvanterais. Je n'ai jamais apprécié les viragos.

Frédéric.—Au fait, rassure-toi, elle monte assez mal et perd souvent les étrières.

Gaston.—Elle a d'autres qualités que je préfère. Parle-m'en, toi qui les a vues de près.

Frédéric.—Ah ! certes ! un ordre, une économie ! une réflexion. Elle gagne le général au trictrac ; et puis un goût pour les arts, un talent de musicienne ! une voix !

Gaston.—A la bonne heure !

Frédéric.—à part. Je ne l'ai jamais entendue ; mais pourvu qu'elle file trois notes, elle l'enchantera. (*Haut.*) Tu remarqueras son album... Elle croque un paysage comme le parc. (*Haut.*) Je ne te dis rien de la solidité, du charme de sa conversation. (*À part.*) Et pour cause.

Gaston.—J'en ai jugé à Trouville, et il me tarde d'en jouir ici.

Frédéric.—à part. C'est cela, l'oreille de l'amour... ; la voix qu'on admire est comme les cloches... elle dit tout ce que l'on veut. (*Haut.*) A propos, elle a eu le prix d'anglais à Saint-Denis. (*À part.*) Dans la classe des Parisiennes. (*Haut.*) Elle doit parler trois ou quatre langues. (*À part.*) Je ne risque rien, il ne sait que l'arabe et le bas-breton.

Gaston.—Qu'elle me dise en français un seul mot, et je serai le plus heureux des hommes.

Frédéric.—J'entends mon père et le sous-préfet. Je te préviens que ce monsieur est un rival.

Gaston.—Dangereux ?

Frédéric.—Divertissant ! il a une manière à lui de faire sa cour : c'est de parler politique à Gabrielle, et de jouer au billard avec le général, qui en fait un martyr du carambolage à perpétuité.

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, GASTON, LE COMTE, LE SOUS-PRÉFET,
lunettes vertes garnies de laffeté.

Le Sous-Préfet—entrant le premier. Monsieur Frédéric,
Comment va votre santé ?

Frédéric.—Très bien, monsieur Désessarts.

Le Sous-Préfet.—saluant Gaston. Monsieur, j'ai bien l'honneur...

Gaston.—lui rendant son salut. Monsieur...

Frédéric.—au comte qui entre. Mon père, vous reconnaissez mon ami, le capitaine de Kerville, notre compagnon des bains...

Le Comte.—Le chevalier de la bataille d'Isly... Nous ne vous avons pas oublié, monsieur, et nous vous remercions de nous rendre la pareille...

Gaston.—Vous êtes trop bon, général... C'est à moi de...

Le Sous-Préfet.—saluant Gaston. Capitaine..., vous êtes un héros... J'ai bien l'honneur... (*Lui présentant la main.*) Comment va votre santé ?

Gaston.—Monsieur... (*À part.*) Ce fonctionnaire est trop honorable et trop aimable...

Frédéric.—bas au Comte. J'avais deviné ! Gaston vient pour Gabrielle.

Le Comte.—(*À part.*) Oui dà ! voilà de quoi distraire ma nièce que j'ai laissée dans les larmes. (*il sonne, le domestique paraît.*) François, dites à Mlle. de Nérès qu'il y a des visites, qu'on l'attend au salon. (*Le rappelant.*) François, qu'elle fasse un brin de toilette. (*Haut, s'asseyant.*) Messieurs, veuillez vous asseoir... Eh bien !... capitaine, quel effet la révolution a-t-elle produit en Afrique ?

Gaston.—Mais, général, l'effet d'une tuile qui vous tombe sur la tête par un beau temps.

Le Sous-Préfet.—Dites une cheminée, monsieur, une collection de cheminées... ! Vous n'en avez reçu que les éclats, en Algérie... Mais, pour nous autres indigènes, pour les fonctionnaires surtout, et particulièrement pour moi, quelle avalanche ! Figurez-vous que le gouvernement provisoire avait oublié de me destituer.

Gaston.—Oh ! c'est incroyable !

Le Sous-Préfet.—C'est officiel !... J'étais le seul peut-être.

Gaston.—Vous avez donné votre démission ?

Le Sous-Préfet.—Jamais ! un sous-préfet meurt, il ne se rend pas... Voilà mes principes !

Gaston.—souriant. Ils sont héroïques !

Le Comte.—Ne riez pas, capitaine... M. Désessarts nous a sauvés !

Gaston.—Et comment cela ?

Le Sous-Préfet.—En jouant au billard avec le général... Voici ma recette, je la livre à mon pays ; elle est à portée de tout le monde. Le 26 février, un commissaire barbu nous arrive en criant : Vive la république... ! Je crie plus fort que lui... Il me passe son échappe, et me dit : " Révolutionnez l'arrondissement ! Vous avez pleins pouvoirs, révoquez tout le monde." Je ne révoque personne, je ne révolutionne rien du tout... Je jette mes pleins pouvoirs au panier, et je viens ici jouer au billard. Quelques jours après, nouveau commissaire... Celui-là était rasé de frais... Il me prend à part et me dit : " Mon prédécesseur était un bonnet rouge ! point de bruit, point de protestations ! Que toutes les affaires aillent leur train... Voici un appel à la confiance..., répandez-le dans les communes." Je mets l'appel au panier et je reviens jouer au billard. Le lendemain un membre du gouvernement m'ordonne de former des clubs... Le surlendemain, un autre membre

m'enjoint de les empêcher... Les jours suivants, celui-ci me commande des ateliers nationaux, celui-là me défend d'en ouvrir un seul... Un troisième veut que je prépare les élections ; un quatrième ne veut pas que je m'en occupe ; un cinquième m'écrit : "Avant tout, poursuivez le versement des 45 centimes ;" un sixième : "Par-dessus tout, laissez ce paiement facultatif." Puis des listes de candidats me pleuvent, listes de toutes les couleurs, et toujours au nom du gouvernement, au nom du peuple français. Mon panier se remplit et je continue de jouer au billard. La veille des journées de juin, l'on me dénonce, et je suis mandé à Paris. Je montre d'une main les ordres rouges, de l'autre les ordres tricolores... Leurs auteurs se chamaillent entre eux ; le gouvernement tombe et je me relève... J'avais calculé que cela durerait trois mois... Total quatre-vingt-dix parties de billard. J'avais calculé juste. L'arrondissement est resté tranquille. Nous avons laissé passer la bourrasque, j'ai gardé ma place et me voilà ! (Tout le monde se lève.)

Gaston.—Je vous fais mon compliment sincère... Vous avez inventé le seul gouvernement possible en révolution.

Le Sous-Préfet,—remerciant par un salut. Messieurs, j'ai bien l'honneur...

Gaston,—*bas à Frédéric.* Il n'est pas aussi bête qu'il en a l'air, le sous-préfet.

Frédéric,—*de même.* Il a le génie des appointements... C'est l'immobilité de la borne avec les racines du chêne.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GABRIELLE, toilette simple, mais très-élégante.

Gabrielle,—saluant avec émotion. Monsieur !

Frédéric,—(à part.) Tiens, voilà une heureuse toilette... Je ne l'avais jamais vue si bien... (Haut.) Ma cousine, (Présentant Gaston.) un ami dont je n'ai pas besoin de vous rappeler le nom.

Gabrielle,—avec effort. Monsieur de Kerville ! L'Afrique, monsieur, vous rend-elle à nous pour quelque temps ?

Gaston.—Pour toujours, mademoiselle, s'il ne tenait qu'à moi !

Gabrielle.—Nous en serions fort heureux.

Le Sous-Préfet,—saluant Gabrielle. Mademoiselle... J'ai bien l'honneur... Comment va votre santé ?

Gabrielle.—Assez mal, monsieur Désessarts. (Bas au comte.) Par pitié, mon oncle, laissez-moi rentrer bientôt... Je ne veux pas que Frédéric voie ma douleur... Il en serait trop content... J'en mourrais !

Le Comte,—*de même.* Tu n'en mourras point... Voyons, calme-toi !

Gabrielle,—*de même.* Et si je ne puis me calmer !

Le Comte,—*de même.* Eh bien, mille bombes, ne te calme pas, mais sois gracieuse... Fais des frais, morbleu !

Gabrielle,—(à part.) Je comprends ! c'est un autre parti que l'on m'offre ; mais je n'en veux pas, moi ! je serai détestable ! (Elle s'assied avec humeur.)

Gaston,—s'approchant d'elle de l'air le plus aimable, pendant que le comte et Frédéric causent avec le sous-préfet. Mademoiselle, Frédéric m'a dit que vous aviez bien voulu vous rappeler...

Frédéric,—se retournant vivement. Hein ! pardon, capitaine ! (A part.) Il va constater mes mensonges. (Haut.) Tu dois être fatigué, mon cher, et j'ai oublié de t'offrir...

Gaston.—Merci. (Regardant Gabrielle.) Je suis à merveille. (Bas à Frédéric.) Est-ce que tu veux m'empêcher de faire ma cour ?

Frédéric,—*de même.* Moi ! au contraire... Pousse ta pointe... Prie-la de chanter. (A part.) De ce côté-là, j'ai plus de chances.

Gaston,—*bas.* Elle me semble peu disposée à le faire.

Frédéric,—*de même.* Sois tranquille ! (A part.) C'est moi qu'elle boude... Touchons la corde sensible. (Bas à Gabrielle.) Comment trouvez-vous notre Africain ?... (avec intention.) Un peu défiguré par le soleil... n'est-ce pas ? (D'un ton fat et impérial.) Quant à moi, je vous dispense de lui plaire.

Gabrielle,—étonnée, regardant Frédéric et Gaston. (A part.) Il me donne des ordres ! je crois. (Se levant et changeant de ton.—Bas.) Monsieur Frédéric, je trouve M. de Kerville fort bien. (Elle se rapproche de Gaston, puis à part, observant Frédéric.) Si je pouvais le rendre jaloux en faisant la conquête d'un rival !

Frédéric,—à part. Elle a mordu à l'hameçon.

Gaston.—Mademoiselle, vous souvenez-vous de notre grande querelle de Trouville ? Je n'ai pu obtenir une romance de vous, parce que vous n'aviez pas de piano... En voici un tout ouvert... Oserai-je réclamer vos dettes ?

Gabrielle,—très-gracieuse et se transformant de plus en plus. Monsieur, vous êtes un créancier trop aimable... Je vous prouverai que ma raison n'était point un prétexte... Je n'ai ni assez de talent, ni assez d'orgueil pour me faire prier... Ma bonne volonté, du moins, fera honneur à ma parole... Je m'acquitterai de mon mieux en vous payant très-mal.

Frédéric,—à part. Bien répondu, ma foi. O coquetterie, voilà de tes coups !

Gaston.—J'aurai deux avantages, mademoiselle... Celui d'être fort bien payé, et de ne pas vous tenir quitte !

Frédéric,—à part. Poursuivons mon rôle. (Haut.) N'insiste pas en ce moment, Gaston ; ma cousine est un peu enrhumée. N'est-ce pas, Gabrielle, que vous êtes...

Gabrielle,—allant vivement au piano. Nullement ! les rhumes sont une prétention des virtuoses ; ne me donnez pas ce ridicule, mon cousin... Ces messieurs seront indulgents...

Frédéric,—à part. Quel aplomb ! Je ne la reconnais plus.

Gaston,—*bas à Frédéric.* Tu ne m'as pas trompé, mon ami... Elle s'est élevée, depuis un an, au-dessus de tes éloges.

Le Comte.—jetant un journal que lui montrait le sous-préfet. Mon enfant... chante-nous : *Fleuve du Tage*, ou *Portrait charmant*...

Gabrielle.—Vous me prenez pour ma grand'mère, mon oncle.

Le Sous-Préfet.—Si j'avais ici voix délibérative, j'aurais l'honneur de demander à mademoiselle (avec une intention des plus galantes) : Tu seras mes amours, Toujours ! ou bien Je te prends sans dot !

Frédéric,—avec malice. Point de personnalité, monsieur le sous-préfet... Ma cousine va chanter son air favori ; Marguerite, qui m'invite... à te conter...

Gabrielle,— à part. Des épigrammes. (*Haut.*) Mon cousin, c'est trop de générosité !... vous n'aimez pas cette romance ; je la chanterai à monsieur, quand vous ne serez pas là.

Frédéric,— à part. Ah ça ! Est-ce qu'elle se moque de moi ?

Gabrielle,— Voici un air de...

Il aura pour M. de Kerville le mérite de la nouveauté.

Frédéric,— à part. L'infortunée ! Elle va déchirer son contrat.

(*Gabrielle, tout à fait transformée et déployant toutes ses grâces, chante d'abord timidement, puis avec assurance et perfection. Applaudissements du général et de Gaston. Contorsions admiratives du sous-préfet. Marques d'étonnement de Frédéric. Quand elle a fini, tous crient : bravo ! et l'entourent en la félicitant, excepté Frédéric.*)

Frédéric,— à part. Je n'en reviens pas. Elle a une voix charmante, une méthode, un goût ! Où diable a-t-elle pris tout cela ?

Le Sous-Préfet,— Mademoiselle, vous avez eu l'honneur de vous surpasser vous-même. (*Il reprend le journal et continue de le montrer au comte.*)

Gaston à Frédéric,— Quel talent délicieux, mon ami !

Frédéric,— Ma foi ! je suis forcé d'en convenir.

Gaston,— Comment, tu es forcé !

Frédéric,— embarrassé. J'ai dit cela (*à part.*) Elle devait me prévenir aussi !

Gaston,— Vous dessinez, mademoiselle ? (*Ouvrant l'album sur le guéridon.*) Cet album est de vous, sans doute ?

Frédéric,— à part. Pour le coup, la voilà perdue ! si je ne viens à son aide. (*Bas à Gaston.*) Des ébauches d'écolière... (*Il enlève l'album à Gaston et y jette un regard.*) Tiens ! ce n'est pas mal... Je ne m'en doutais pas !

Gaston,— Comment ! tu ne t'en doutais pas !

Frédéric,— embarrassé. J'ai dit cela ? (*Tournant les feuillets*) Ah ça ! mais, c'est ravissant ! c'est prodigieux !

Gaston,— reprenant l'album. Et tu appelais cela des ébauches, toi !... Voilà un paysage admirable... Et cette tête de jeune fille !... Quelle expression ! quelle pureté de lignes ! quel sentiment dans ces yeux !... Nos maîtres signeraient cette feuille.

Frédéric,— Dieu me pardonne ! c'est, ma foi, vrai... Elle a tous les talents. (*À part.*) Mais, morbleu ! il fallait me prévenir.

Gabrielle,— qui les a observés du coin de l'œil. (*À Gaston.*) Monsieur, vous faites trop d'honneur à ces essais... Ils ne méritent pas votre attention... Demandez à M. Frédéric, qui est un connaisseur redoutable.

Frédéric. Je vous assure, Gabrielle, que vous avez fait des progrès surprenants.

Gabrielle,— avec ironie. Vous êtes trop bon, mon cousin... Vous me trouvez grandie, comme les enfants qu'on a perdus de vue... J'ai fait de la pratique pendant que vous faisiez de la théorie. Je me suis approchée du but... pas à pas... comme la tortue.

Frédéric,— Et moi, je suis distancé... comme le lièvre.

Gabrielle,— Je ne dis pas cela.

Frédéric,— à part. Décidément, elle tient la corde.

Gabrielle,— Il y a deux manières de cultiver les arts... Les

grands amateurs, comme M. Frédéric, ont des idées si supérieures, que leur crayon ne peut les atteindre ; ils font des tableaux superbes... en parole... Ils dessinent à cheval, donnent des leçons aux maîtres, sabrent les médiocrités, et se font ainsi une haute réputation.

Frédéric,— à part. Elle se moque de moi ; c'est positif, et avec avantage encore !

Gabrielle,— Les talents modestes, comme le mien, travaillent sans bruit, pour eux-mêmes, s'inspirent de la nature, la traduisent de leur mieux, et se font un plaisir intime, qui n'offusque personne.

Frédéric,— à part. Est-ce bien elle qui parle ?... Mais elle a l'esprit d'un démon...

Gaston,— qui a entendu les derniers mots. Avec la grâce d'un ange et la raison d'un sage.

Frédéric,— à part. Il ne lui manque plus que de savoir l'anglais ?

Gabrielle,— à Gaston, qui regarde les derniers feuillets de l'album. Ah ! ce dessin n'est pas de moi... A tout seigneur tout honneur... Il est de mon cousin.

Gaston,— Franchement, je n'en ferai pas l'éloge... Je te croyais plus fort, mon cher... Voilà une figure qui a dix pieds.

Frédéric,— Fermant l'album avec impatience. Je crois bien ! une esquisse bâclée en cinq minutes.

Gabrielle,— D'après le monologue d'Hamlet : *To be, or not to be.*

Frédéric,— à part. Bon ! voilà le coup de grâce ! (*Haut.*) Comment, vous comprenez Shakspeare ? vous parlez l'anglais ?

Gabrielle,— Nous l'aurions parlé ensemble, mon cousin, si vous n'aviez oublié le peu que vous en avez su.

Gaston,— Tu n'as pas volé cette épigramme, Frédéric, car c'est toi qui m'avais annoncé que mademoiselle...

Frédéric,— confondu. Certainement... certainement... En effet, à Saint-Denis... (*À part.*) Mais, que diable ! il fallait me prévenir ! (*Haut.*) Ma cousine, je suis vraiment fier d'être... votre cousin.

Gaston,— avec émotion. Et moi, mademoiselle, je n'oserai plus retourner en Afrique.

Gabrielle,— à part. Il m'aime ; j'ai réussi ! (*Etouffant un sanglot.*) C'est bien fait, nous serons tous malheureux !

Le Domestique,— entrant. Les délégués de la garde nationale demandent monsieur le comte.

Le Comte,— Très-bien, j'y cours. (*Se levant avec peine.*) Aïe ! satanée goutte !

Gabrielle,— Mon oncle, permettez-moi. (*Elle lui présente le bras.*)

Le Comte,— Au fait, c'est assez pour une première entrevue. (*Bas à Gabrielle.*) Eh bien, le capitaine a été galant, je crois...

Gabrielle,— de même pleurant. Il a été charmant !

Le Comte,— Tu pleures ! encore un roman ! Que le diable emporte le Gymnase ! (*Sortant avec Gabrielle et saluant.*) Messieurs... Dans une heure, au billard, monsieur le sous-préfet.

Le Sous-Préfet,— Dans une heure, général... (*Saluant.*) Mademoiselle, messieurs, j'ai bien l'honneur... (*À part.*) Ce capitaine me fait l'effet d'un rival... Je tiendrai mes lunettes braquées sur lui. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

GASTON, FRÉDÉRIC, LE DOMESTIQUE.

Le Domestique.—On a préparé la chambre verte pour monsieur, et j'ai l'honneur d'être à ses ordres.

Gaston.—Bien je vous suis... (*Le Domestique reste au fond.—A Frédéric.*) Mon ami, je suis amoureux fou ! Ta cousine est cent fois mieux que tu ne me l'avais dit.

Frédéric.—J'ai voulu laisser quelque chose à la surprise. (*A part.*) C'est pour moi qu'elle est complète.

Gaston.—Je te donne pleins pouvoirs pour la demander de ma part, et je m'en rapporte à toi pour plaider ma cause. Mon bonheur ou mon malheur est entre tes mains... A bientôt. (*Il sort avec le Domestique.*)

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, seul, un peu rêveur.

Son bonheur ! c'est pourtant vrai !... Gabrielle sera une femme accomplie... Qui diable se serait jamais douté que cette petite pensionnaire ?... C'est ma faute aussi... Si j'avais daigné la remarquer... (*avec une joie forcée.*) En définitive, je suis enchanté pour mon ami... Peu m'importe à moi qui veux rester libre ?... Quand je leur aurai donné ma bénédiction... je n'y penserai plus... Seulement, je dois examiner Gaston à son tour, et m'assurer qu'il peut la rendre heureuse... ; car enfin, est-il à la hauteur d'une telle perfection ?

SCÈNE X.

FRÉDÉRIC, LE COMTE.

Le Comte.—*entrant tout joyeux, sans voir Frédéric.* Ça marche à merveille... Je saurai ma nomination ce soir... Je leur ai renouvelé ma profession de foi... Republicain du surlendemain, à cheval sur l'ordre. (*Appervevant Frédéric.*) Ah ! te voilà ! Eh bien !

Frédéric.—*solennellement.* Eh bien, je suis chargé de vous demander la main de Mlle. de Nêris pour M. de Kerville.

Le Comte.—A la bonne heure ! En voilà un qui va droit au fait. C'est une qualité rare... , et s'il en a quelques autres... Voyons, tu le connais depuis quinze ans ; qu'en penses-tu ?

Frédéric.—Vous oubliez ce que vous m'avez dit, et vous me permettez de m'en souvenir : vous voulez que ma cousine "reçoive son mari de votre main..." , et il faudra à celui-ci "de meilleures cautions que la mienne" ; ce sont vos propres paroles.

Le Comte.—*s'emportant.* Encore des difficultés ! Morbleu ! j'entends que cela finisse, ou je vais sabrer d'un mot toutes ces intrigues de comédie.

Frédéric.—Sabrez, mon père, vous êtes le maître.

Le Comte.—*s'adouissant.* Le maître !... le maître... Je ne veux pas le malheur de Gabrielle. Je dois me mettre en mesure de lui prouver qu'elle bat la campagne quand elle vient me déclarer, avec un feu roulant de soupirs : (*Imitant la voix de Gabrielle.*) Je trouve M. de Kerville charmant, mais je le détesterais s'il me demande en mariage.

Frédéric.—*vivement.* Elle vous a dit cela ?

Le Comte.—Tout à l'heure, en sortant d'ici.

Frédéric.—*après une pause.* Alors je puis exprimer mon opinion.

Le Comte.—Ah ! c'est heureux ! Tu te charges de la démentir... .

Frédéric.—Moi ! Au contraire... , je suis de son avis... , elle serait malheureuse avec Gaston.

Le Comte.—Malheureuse avec Gaston ! cet excellent parti que tu m'offrirais avec tant d'éloges !

Frédéric.—Il y a une heure, c'est vrai.

Le Comte.—Est-ce que depuis une heure il a cessé d'être aimable !

Frédéric.—Non.

Le Comte.—Honorable ?

Frédéric.—Non.

Le Comte.—Il a de la fortune ?

Frédéric.—Plus que Gabrielle.

Le Comte.—Il est bien élevé... , sage, loyal, fidèle !

Frédéric.—Il possède toutes les vertus théologiques, morales, sociales et conjugales.

Le Comte.—Aurait-il quelque vice rédhibitoire ? (*Mouvement négatif de Frédéric.*) Une phthisie, un anévrysme, un pied-bot, des fous ou des bossus dans sa famille ?

Frédéric.—Rien de tout cela.

Le Comte. Alors explique-toi. Comment serait-il le malheur de Gabrielle ?

Frédéric.—Sans le vouloir, et sans le savoir. (*Très gravement.*) Il ne la comprendrait pas !

Le Comte.—Patatra ! nous voilà retombés dans le roman ! Comment, tu me tiens une heure l'arme au bras pour me dire une pareille absurdité !

Frédéric.—*s'animant.* Prenez garde, mon père... , il s'agit du sort de ma cousine ; il ne faut pas un mari ordinaire à une femme aussi jolie, aussi spirituelle, aussi distinguée, à une femme de goût et de talent, à une femme du monde accomplie !

Le Comte.—Qu'est-ce que j'entends là ?... Fais-moi donc le plaisir de répéter.

Frédéric.—Je trancherai le mot... , avec un mari digne d'elle, Gabrielle sera une femme supérieure.

Le Comte.—Bravo ! Alors tu vas demander raison à l'impertinent qui l'a traitée de petite pensionnaire, de beauté sans grâce, ornée de talens enfantins, de toilettes sans goût, de préjugés appris par cœur.

Frédéric.—Qui a osé dire cela ?

Le Comte.—Monsieur Frédéric, mon fils, ici même... , il y a une heure... Regarde-le dans la glace, et offre-lui le choix des armes.

Frédéric.—*à part, se mordant la lèvre.* C'est vrai... ; j'ai mérité cette leçon...

Le Comte.—Eh bien... , l'affaire est-elle arrangée ?

Frédéric.—*très embarrassé.* Ce matin, mon père, je ne connaissais pas Gabrielle, je ne parlais pas sérieusement. Je la jugeais en cousin, comme je jugeais Gaston en ami. Maintenant que j'apprécie l'un et l'autre, et qu'il s'agit du bonheur de... notre parente... , vous concevez... la parenté avant tout !

Le Comte.—*riant.* Ah ! ah ! ah ! tu es superbe. Allons, je te donne deux heures pour changer ou concilier tes avis... ; je m'en tiens à ton premier jugement sur M. de Kerville, et à ta seconde opinion sur Gabrielle... La voici justement... Nous allons couler l'affaire à fond.

SCÈNE XI.

LE COMTE, FRÉDÉRIC, GABRIELLE.

Gabrielle, — à part. Mon oncle et mon cousin ! que disent-ils ?

Le Comte.—Entrez, ma nièce..., j'allais vous chercher... Voyons, expliquons-nous sans phrases et sans soupirs. Frédéric vient de te demander en mariage.

Gabrielle, — à part avec une joie contenue. Frédéric !

Le Comte.—Pour M. Gaston de Kerville.

Frédéric.—Mon père !

Gabrielle, — consternée. Pour M. de Kerville, et c'est mon cousin qui s'est chargé ?...

Frédéric.—C'est-à-dire...

Le Comte.—Enfin..., est-ce toi, oui ou non ?

Frédéric.—C'est moi !... En effet, j'avais reçu cette mission, mais ma cousine seule...

Gabrielle, — à part. Oh ! je vais le punir en face ! (avec une joie forcée.) Je suis vraiment flattée de la demande de M. de Kerville..., Je dois convenir que c'est un parti charmant...

Le Comte, — à part. Tiens..., elle a tourné toute seule.

Frédéric, — piqué au vif. Charmant ! Euh !

Gabrielle.—M. de Kerville est un jeune homme de mérite, un officier distingué...

Frédéric.—Il a eu du bonheur.

Gabrielle.—Il s'est montré envers moi plein de bonne grâce, d'esprit, de délicatesse et d'empressement...

Frédéric.—Je suis enchanté de voir mon ami si bien apprécié de mademoiselle...

Gabrielle.—Vous avez beaucoup contribué, monsieur, à le faire valoir...

Frédéric.—Moi ! comment cela ?

Gabrielle.—Par le contraste !

Frédéric, — à part. C'est trop fort ! (Ne se contenant plus.) Ne dissimulez point, ma cousine..., vous aimez M. Gaston.

Gabrielle.—Je n'ai pas dit...

Frédéric, — sans l'écouter. Vous êtes prête à l'épouser !

Gabrielle.—Je n'ai pas dit...

Frédéric, — de même. Mais ce mariage n'est pas fait ! Il ne se fera pas !

Le Comte.—Ah bah !

Gabrielle, — à part. Comment ! il m'a refusée... et il ne veut pas que j'en accepte un autre ! Quelle tyrannie !

Frédéric, — prenant le comte d'un côté. Non, mon père, ma cousine n'épousera pas Gaston !

Gabrielle, — prenant le Comte de l'autre côté. Mon oncle, j'épouserai qui vous voudrez, pourvu que ce ne soit pas mon cousin.

Le Comte, — à Frédéric. Tu aimes donc Gabrielle à présent ?

Frédéric.—Moi ! je la déteste !

Le Comte, — à Gabrielle. Tu aimes donc M. de Kerville ?

Gabrielle.—J'aime tout le monde, excepté Frédéric. (Elle sort furieuse.)

Le Comte, — après avoir regardé la porte, puis Frédéric, se croisant les bras (à part). Enfin, nous voilà d'accord ! Touchante harmonie ! plus d'obstacles ! Je vais donner ma parole à Gaston. Enfoncé le Gymnase ! (Il sort.)

SCÈNE XII.

FRÉDÉRIC, seul, exalté, allant et venant.

Quel caractère ! La coquetterie, la méchanceté, tous les défauts réunis ! Et j'aurais marié une telle femme à un ami, à un ami comme Gaston ! Elle aurait fait son malheur. Je me le serais reproché toute ma vie. Me traiter de la sorte, moi qui prenais sa défense contre mon père ! J'ai été un peu brusque, c'est vrai..., mais pourquoi ! parce que j'appréciais enfin ses qualités..., parce que Gaston ne saurait comprendre cette bonté de cœur, cette élévation d'esprit, cette distinction naturelle !... Eh bien, qu'est-ce que je dis donc... ? Est-ce que je perds la tête ? Elle est égoïste ! Egoïste ? mais dans toute les chaumières on l'appelle le bon ange... Q'importe, si elle me déteste ! Me détester !... mais cet hiver, quand je languissais sur un lit de douleur, elle était la gardienne fidèle de mon chevet... Oui ! c'est moi qui ai été aveugle, ingrat..., je ne l'ai pas même regardée, écoutée... ; je n'ai su l'apprécier qu'au moment de la perdre, quand un autre est venu la mettre en lumière et s'en emparer ! (S'asseyant près du guéridon.) Ah ça ! décidément, est-ce que je l'aime ? Je ne comprends plus rien à ce qui se passe en moi. (Regardant les fleurs.) Pauvre Gabrielle ! et je la raillais sans pitié lorsqu'elle consultait ces fleurs et me priait de les interroger à mon tour. (Prenant une marguerite.) Je la vois encore m'offrant cette marguerite avec un sourire naïf, et m'invitant à lui demander si je l'aimais. (Effeuillant la marguerite et continuant la phrase.) "Un peu, beaucoup..., etc., passionnément !" En vérité, mais ces fleurs sont étonnantes ! (Prenant une seconde marguerite et l'effeuillant.) "Un peu, beaucoup..., etc., passionnément..." Passionnément, encore ! (avec force.) Eh bien, oui, je l'aime, je l'aime passionnément ! Et je veux qu'elle m'aime ainsi ! Ce sera difficile à présent ! Ah ! maladroite ! qui n'ai pas même écouté ce matin la réponse que lui rendaient ces fleurs ! Elle cherchait à m'aimer alors ! J'y ai mis bon ordre... hélas ! Voyons ce que les marguerites me diraient là-dessus... Me voilà aussi enfant qu'elle ! (Il tire une troisième fleur du bouquet, et en fait sortir le papier qu'y avait mis Gabrielle.) Un billet ! Que vois-je ! son écriture ! (lisant.)

La marguerite m'annonce
Que je ne l'aimerai pas !

(Parlé.) Le sort est juste ! Je l'ai bien mérité ; je n'ose poursuivre !

(Lisant.) De l'arrêt qu'elle prononce
Ne puis-je appeler tout bas ?

Ah !

Oui, car mon cœur qui palpite,
Par vous trop tard averti,
Vous répond, ô marguerite,
Que vous en avez menti !

Elle m'aime ! Elle l'a écrit ! Et avec quelle grâce ! (Prenant le billet à ses lèvres. Vers charmants ! Hâtons-nous d'y répondre ! (Il écrit au bas du billet, puis le replie, et le met sur son cœur.) Et maintenant qu'on vienne me la disputer ! (Entendant la voix de Gaston.) Gaston ! je n'y pensais plus !

SCÈNE XIII.

FRÉDÉRIC, GASTON.

Gaston, — dans la coulisse. Pardon, monsieur le sous-préfet, pardon, il faut que je vous quitte ; le général vous attend, au billard, je vous y retrouverai ; sans adieu... au billard, (Entrant vivement.) Ouf ! m'en voilà débarrassé ! Quelle sangsue que ce fonctionnaire ! Il s'est fait mon espion, mon ombre, mon frère Siamois ! (*Apercevant Frédéric.*) Ah ! mon ami, enfin je puis te remercier ! (*Il lui prend les mains.*)

Frédéric, — confus et embarrassé. Il n'y a pas de quoi !

Gaston. — Tu es trop modeste, mais tu n'échapperas pas à ma reconnaissance.

Frédéric, — à part. J'espère bien que si !

Gaston. — C'est à toi que je devrai mon mariage.

Frédéric, — à part. J'espère bien que non ! (*Haut.*) Ton mariage ! il est décidé ?

Gaston. — A peu près... Le général vient de m'annoncer le consentement de ta cousine... Tu lui auras parlé de moi... trop favorablement sans doute... excellent Frédéric ! Je t'entends d'ici... tu auras exagéré mon mérite, mais non pas mon amour ! c'est mon seul titre à tant de bonheur ! jamais, non jamais je n'ai rêvé une femme aussi accomplie ! Tu ne me dis rien ! Tu ne te réjouis pas ! Félicite-moi donc, cher ami. (*Lui prenant la main.*) Cher cousin !

Frédéric. Certainement ce lien de plus entre nous. (*À part.*) Comment le rompre, et sortir de là ?

Gaston. — J'ai déjà écrit ma démission... la voici.

Frédéric. — Ne te hâte pas de l'envoyer ! (*À part.*) Il n'y a qu'un moyen, c'est de lui ôter ses illusions.

Gaston, — très étonné. Ah ça ! je ne te comprends pas... qu'y a-t-il donc ? Est-ce que je me suis flatté trop tôt ?

Frédéric. — Oui, mon cher.

Gaston. — Tu m'effrayes ! Ta cousine ne consent pas ? Le général s'est trompé ?

Frédéric. — Ma cousine est un enfant, et mon père ne songe qu'à ses bisets... ; c'est moi qui ai eu tort, c'est moi qui t'ai trompé.

Gaston. — Que veux-tu dire !

Frédéric. — Tu seras malheureux ! Gabrielle n'est pas la femme qui te convient.

Gaston. — Oublies-tu les éloges que tu m'en as faits ?

Frédéric. — Ce matin, oui ! je parlais d'elle en cousin, et il s'agissait de la placer avantageusement... ; toutes les demoiselles à marier sont des anges, pour leur famille... ; maintenant qu'il y va de ton bonheur, je dois être sans détour avec toi.

Gaston. — Elle a des défauts... cachés ?

Frédéric. — Pas précisément ! mais son caractère d'abord...

Gaston. — "Un ordre, une économie, une réflexion." Voilà tes propres paroles !

Frédéric. — Ce matin ! mais à présent je dois t'avouer qu'elle a les caprices les plus étranges...

Gaston, — prenant d'abord la chose en plaisanterie. Elle a bien déguisés... , tu en conviendras.

Frédéric. — Parbleu ! une première entrevue ! c'est l'exposition solennelle des qualités... La coquetterie, la migraine, la passion des cachemires, la colère, la

chés capitaux sont en embuscade derrière le contrat. Et dès que vous êtes pris au traquenard du ménage... Ah ! mon pauvre ami, j'en tremble pour toi. Et puis l'éducation de Gabrielle est d'une insuffisance !

Gaston. — "Un goût pour les arts ! un talent de musicienne ! Le crayon de Roqueplan ! trois ou quatre langues !" C'est toi-même qui l'as dit...

Frédéric. — Ce matin !

Gaston. — Mais nous avons vu tous ces talents en œuvre.

Frédéric. — A l'exposition solennelle ! D'ailleurs on ne vit pas de romances, de paysages, ni de *speech english*. Une femme doit vous comprendre dans l'intimité, vous faire honneur dans le monde.

Gaston. — C'est encore toi qui m'as garanti "la solidité, le charme de sa conversation."

Frédéric. — Ce matin !

Gaston, — s'impatientant. Morbleu ! je ne suis ni sourd, ni aveugle ! j'en ai jugé par moi-même.

Frédéric. — Toujours à l'exposition ! Enfin ma cousine n'aime pas les militaires... , elle est poltronne, c'est son droit, et dès l'an dernier, à Trouville, tu lui avais fait une peur...

Gaston, — piqué. Par exemple ! ceci est trop fort ! (*Contrefaisant Frédéric.*) "Tu ne connais pas les élèves de Saint-Denis, mon cher. L'épée est leur premier bijou. Gabrielle est une amazone ; elle me parle sans cesse de toi et de nos matinées de Trouville !" Ne sont-ce pas là tes expressions formelles ?

Frédéric. — Ce matin ! toujours ce matin ! Mais ce n'est plus le cousin qui fait l'article, te dis-je ! c'est l'ami, l'ami sincère, qui remplit son devoir. Que diable ! l'amitié avant tout ! Je ne veux pas te sacrifier. Gabrielle trouvera un autre mari.

Gaston, — vivement. Ah ! voilà le mot de l'énigme ! (*avec indignation.*) Je comprends, à la fin ! c'est-à-dire qu'après avoir agi pour moi, tu agis pour quelque rival. On m'a supplanté dans tes préférences... , n'invoque pas l'amitié, tu l'as trahie !

Frédéric, — cherchant à le calmer. Gaston, peux-tu me supposer assez inconstant ?...

Gaston, — s'emportant. Frédéric, vous m'avez supposé trop crédule !

Frédéric. — Crois bien que ton intérêt seul me guide, et je te prouverai...

Gaston. — Je crois que vous vous moquez de moi, monsieur, et je vous prouverai qu'on ne le fait pas impunément !

Frédéric, — se redressant. Ceci est une menace, je pense !

Gaston. — Comme il vous plaira ! Ou vous allez m'expliquer ces contradictions, ou tout est rompu entre nous... Vous connaissez mon caractère ! ou ami, ou ennemi... A la loyauté, je pardonne toujours ; à la duplicité, jamais ! Choisissez !

Frédéric, — à part. J'ai eu tort, expions ma faute ! (*Haut.*) Eh bien, oui, je t'ai trompé ce matin et tout à l'heure... ce matin, en te disant que je n'aimais pas Gabrielle... ; tout à l'heure, en te détournant de l'épouser ! Mais je me trompais moi-même quand je m'imaginai que je ne l'aimerais pas... J'ai appris à la connaître, et je l'aime !

Gaston, — stupéfait. Ah ! c'est toi qui me la disputes !

Frédéric. — Excuse le rival en faveur de l'ami !

Gaston. — L'ami est bien coupable, et pourtant je lui tendrai encore la main, si le rival se retire.

Frédéric,—après un silence, posant la main sur son cœur, où il retrouve le billet de sa cousine. C'est impossible!

Gaston.—J'ai le consentement de Gabrielle et de son oncle.

Frédéric.—J'ai mieux que cela, j'ai son amour!

Gaston,—hors de lui. Ce n'est pas vrai! vous me trompez encore!

Frédéric.—Un démenti! Gaston, j'ai avoué mes torts; n'aggrave pas les tiens!

Gaston.—Je n'ai que des droits ici, et je les maintiendrai!

Frédéric.—Tu veux donc que deux amis comme nous...

Gaston.—Il n'y a plus d'amis, vous dis-je, s'il reste des rivaux! C'est vous qui l'exigez...., il n'y a qu'un moyen de nous mettre d'accord.

Frédéric.—Eh bien, je repousse ce moyen!

Gaston.—Vous refusez! Il faut donc que je vous force!
(Geste de provocation.)

Frédéric.—Il suffit! Je suis à vos ordres, monsieur!

Gaston.—Dans un instant...., derrière la pièce d'eau...., je vous y attends, avec des témoins et des armes.

Frédéric.—J'y serai. (*Gaston sort.*)

SCÈNE XIV.

FRÉDÉRIC seul.

Ma leçon est-elle assez complète? Ah! je ne la méritais pas si cruelle! Me battre avec un ami de quinze ans, pour n'avoir pas su reconnaître le bonheur à côté de moi! N'importe! c'est lui qui l'a voulu; je ne céderai Gabrielle qu'avec ma vie. (*Il s'élançe pour sortir, et se trouve face à face avec le général.*)

SCÈNE XV.

FRÉDÉRIC, LE COMTE.

Frédéric.—Très ému. Mon père!

Le Comte,—très tranquille. Où vas-tu? Le capitaine n'est pas là?... tout est arrangé... J'ai ma nomination ce soir; nous signons le contrat dimanche, la noce à la fin du mois...., et le lendemain à cheval, à la tête de ma légion.... Ça me rajeunit, je ne sens plus ma goutte.... Où est donc mon futur veuve?

Frédéric.—Je vous l'ai déjà dit, mon père; j'empêcherai ce mariage.

Le Comte.—riant. Toi! Ah! ah! ce serait drôle! Est-ce parce que tu l'as commencé que tu comptes le défaire? Vous avez tant de peur d'avoir le sens commun, vous autres esprits transcendants! Où est M. de Kerville?

Frédéric.—Mais, mon père, vous n'avez donc rien compris?

Le Comte.—froidement. A tes marches et contre-marches, rien du tout. Sais-tu où est ton ami?

Frédéric,—avec explosion. Il ne s'agit pas de mon ami! il s'agit de moi, de moi qui aime ma cousine, et qui entend l'épouser!

Le Comte,—se laissant tomber dans un fauteuil. Encore une scène du Gymnase! Ah! ça! voyons, est-ce la dernière?... Ces coups de théâtre-là...., quand on n'y est pas habitué, c'est malsain.

Frédéric,—levant les bras. Au nom du Ciel, mon père, ne raillez pas!

Le Comte,—du plus grand sang-froid. Les grands gestes! Ma parole d'honneur, je pense que tu fais des comédies, et que tu les essayes sur moi. Heureusement je m'y habitue... Tu devrais seulement y joindre des couplets...., ce serait plus amusant.

Frédéric,—avec force. Vous ne croyez pas que j'aime Gabrielle?

Le Comte.—A d'autres! Au fait, je n'en sais rien... Tu l'aimes, tu ne l'aimes pas...; elle t'aime, elle ne t'aime pas... un vrai jeu de bascule depuis ce matin... Il faudra bien que vous repreniez l'équilibre, quand elle aura épousé M. de Kerville.

Frédéric.—La preuve qu'elle ne l'épousera pas, la preuve que je l'aime, c'est que je vais me battre pour elle avec Gaston. Adieu, mon père. (*Il sort vivement.*)

SCÈNE XVI.

LE COMTE, seul.

Hein? Que dis-tu?... Frédéric! (*Se levant.*) Il est parti! Se battre! j'ai mal entendu! Mais non, il a parlé clairement... pour la première fois. Ils vont se tuer comme des enfants! Ah! mon Dieu! courons; je ne puis... Goutte infernale! (*Sonnant et appelant.*) François! Pascal! Monsieur Désessarts!

SCÈNE XVII.

LE COMTE, LE DOMESTIQUE, puis le SOUS-PRÉFET.

Le Comte,—au domestique qui entre. François! qu'on cherche mon fils!... dans le parc, dans le bois!... Allez tous, il veut se battre! Arrêtez-le, désarmez-le... et ramenez-le-moi!... je vous l'ordonne. (*Le domestique sort.*)

Le Sous-Préfet,—entrant effaré. Général, vous m'avez fait l'honneur de m'appeler!

Le Comte.—Oui! courez aussi!

Le Sous-Préfet.—Où?

Le Comte.—Partout! après Frédéric!... il se bat avec le capitaine, jetez-vous entre eux!

Le Sous-Préfet,—épouvanté. Diable! me jeter entre eux!

Le Comte.—Mais allez donc!

Le Sous-Préfet,—d'un air capable. Monsieur le comte, je vais vous dire l'objet de ce duel... M. de Kerville a des intentions sur votre nièce; j'ai tout deviné d'un coup d'œil.

Le Comte.—Eh! parbleu, je le sais, bien, mais courez!

Le Sous-Préfet.—Je vole! (*Il sort lentement.*)

SCÈNE XVIII.

LE COMTE, GABRIELLE.

Gabrielle.—Q'y a-t-il donc? mon oncle.

Le Comte.—Il y a que tu as voulu des romans, du drame, et que tu es servie à souhait...., ils se coupent la gorge pour tes beaux yeux!

Gabrielle.—Qui?

Le Comte.—Ton futur et ton cousin!

Gabrielle.—Frédéric! ah! c'est impossible.

Le Comte.—Lui-même vient de me l'annoncer.... Malheureux enfants!

Gabrielle, — presque défaillante. Ah ! sauvez-les, mon Dieu !

Le Comte. — allant à la fenêtre, à la porte. Pourvu qu'ils les trouvent ! (Écoulant.) Hein ? qu'est-ce que c'est ? n'as-tu pas entendu un coup de feu ?

Gabrielle. — Non, mon oncle... mais je vais les séparer ! je trouverai des forces ! (Elle veut sortir, mais se soutient à peine. On entend deux coups de pistolet.)

Le Comte, et Gabrielle, — retombant assis. Ah ! (Silence.)

Le Comte. — J'ai bravé quarante ans la mitraille, et voilà des coups de pistolet qui me font trembler comme un enfant, l'un des deux est mort peut-être... lequel, mon Dieu, lequel ? (Frédéric paraît à la porte du fond.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

Gabrielle, — poussant un cri de joie. Frédéric !

Le comte. — Mon fils ! (Il l'embrasse.) Tu n'est pas blessé ?

Frédéric. — Un rien, la balle m'a effleuré l'oreille.

Gabrielle, — frissonnant. Juste Ciel !

Frédéric, — lui pressant la main. Rassurez-vous, ma cousine ! (Gabrielle se retourne et essuie des larmes.)

Le Comte. — C'est-à-dire, malheureux, qu'il s'en est fallu d'un doigt... (A part.) Allons, il est fou, mais il est brave, je suis content de lui. (Haut.) Et Gaston ?

Frédéric. — Oh ! lui... il n'a couru aucun danger. (A Gabrielle.) Gabrielle, je suis bien coupable ; j'ai été sourd, aveugle et insensible ; je vous ai regardée sans vous voir, écoutée sans vous attendre, dédaigné sans vous connaître. J'ai poursuivi des chimères dans les nuages, quand j'avais un trésor à saisir dans la maison ; mais dès que mes yeux se sont ouverts, dès que j'ai interrogé mon cœur, je vous ai comprise et aimée, j'ai offert ma vie pour être à vous, voulez-vous me pardonner, et m'accorder votre main ! (Il se met à genoux.)

Gabrielle — à part. Enfin l'y voilà ! Qu'il y reste quel que temps. (Haut.) Mon cousin, c'est à mon oncle...

Le Comte, — interrompant. En effet ! la scène est jolie, mais halte-là ! (Frédéric se relève, effrayé.) Gabrielle n'est plus libre... je l'ai promise au capitaine, et comme je n'ai qu'une parole... Je ne veux pas que ce duel recommence, moi !... Gymnase, tant qu'il vous plaira ; mais Porte-Saint-Martin, jamais !

Le Domestique, — entrant et remettant une lettre au comte. De la part de M. de Kerville. (Mouvement de Frédéric et de Gabrielle.)

Le Comte, — ouvrant la lettre à la hâte et lisant. « Général, j'ai eu l'honneur de courir tout le parc... il m'a été impossible de trouver M. Frédéric. En revanche, voici une dépêche que l'on m'a remise pour vous. »

Le Comte. — lisant. Ma nomination ! Enfin !

Frédéric. — Ah ! monsieur le sous-préfet, que de reconnaissance ! (Il tombe aux pieds de Gabrielle.)

Le Sous-Préfet. — se retournant, très-mystifié. M. Frédéric ! Je suis enchanté, monsieur... j'ai bien l'honneur... Comment va votre santé ?

Frédéric. — se relevant. Comme celle d'un homme qui vous invite à sa nocce.

Le Comte. — Vous ne devez pas moins à M. Désessarts, car c'est lui qui vous marie.

Le Sous-Préfet. — Moi !

Le Comte. — On n'attendait que ma nomination, et...

Le Sous-Préfet. — Et je l'apporte ! (A part.) Quelle récompense de mes trois mille parties de billard !

Le Comte. — Monsieur le sous-préfet, je vous retiens pour notre quatrième, au whist de ce soir.

Gabrielle. — Oh ! oui, d'un noble cœur !

Le Comte. — Tiens ! il y a de l'écho ici. (Lisant.) « Pour que j'en veuille encore à Frédéric. Pardonnez-moi comme j'en ai fait à Gabrielle. Je vous rends me j'en ai pardonné. Il est digne de Gabrielle. Je vous rends

« votre parole (Mouvement de Gabrielle et de Frédéric.) et « j'emporte d'éternels regrets. Adieu. »

« GASTON DE KERVILLE. »

Pauvre capitaine ! il a du bon, ton ami, — outre qu'il ne peut pas tirer.

Frédéric. — Eh bien, mon père ?

Le Comte. — Eh bien, arrangez-vous à présent, ta cousine et toi... je ne me mêle plus de vos affaires.

Frédéric. — tendrement. Gabrielle, vous m'aimez comme je vous aime.

Gabrielle, — coquettement. Il n'y a pas longtemps alors... Mais, qui vous l'a dit, mon cousin ?

Frédéric. — Ce billet ! (Il lui remet le papier qu'il a trouvé dans les fleurs)

Gabrielle. — confuse. Mes vers !

Frédéric. — Et les miens.

Gabrielle, — lisant à demi-voix.

La marguerite m'annonce
Que je n'aimerai que toi.
De l'arrêt qu'elle prononce
Appellerai-je aussi, moi ?
Non, car mon cœur qui palpite,
Par ton image agité,
Répond à la marguerite
Qu'elle a dit la vérité.

Vous avez du talent, Frédéric.

Frédéric. — Quand je vous copie.

Gabrielle, — au comte. Mon oncle, vous pouvez accepter le commandement de votre légion.

Le Comte. — retenant Frédéric, qui allait se rejeter à genoux. Oui dà ! mais je ne suis pas encore nommé ! Et tenez, pour vous punir du mauvais sang que vous me faites faire depuis ce matin, je ne vous marie que si je suis élu colonel.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, LE SOUS-PRÉFET.

Le Sous-Préfet assoupli, sans voir Frédéric. — Général, j'ai eu l'honneur de courir tout le parc... il m'a été impossible de trouver M. Frédéric. En revanche, voici une dépêche que l'on m'a remise pour vous.

Le Comte. — lisant. Ma nomination ! Enfin !

Frédéric. — Ah ! monsieur le sous-préfet, que de reconnaissance ! (Il tombe aux pieds de Gabrielle.)

Le Sous-Préfet. — se retournant, très-mystifié. M. Frédéric ! Je suis enchanté, monsieur... j'ai bien l'honneur... Comment va votre santé ?

Frédéric. — se relevant. Comme celle d'un homme qui vous invite à sa nocce.

Le Comte. — Vous ne devez pas moins à M. Désessarts, car c'est lui qui vous marie.

Le Sous-Préfet. — Moi !

Le Comte. — On n'attendait que ma nomination, et...

Le Sous-Préfet. — Et je l'apporte ! (A part.) Quelle récompense de mes trois mille parties de billard !

Le Comte. — Monsieur le sous-préfet, je vous retiens pour notre quatrième, au whist de ce soir.

Le Sous-Préfet.—saluant. Général, j'aurai l'honneur
(*A part.*) Ce sera le dernier !

Le Comte.—à *Gabrielle.* Je n'ai plus d'objection, ma
nièce, tu es libre ; mais, à ta place, j'y regarderais à deux fois
avant d'épouser une girouette comme Frédéric.

Gabrielle.—Raison de plus ; s'il allait tourner ! (*Elle tend
la main à Frédéric.*)

Frédéric.—Jamais !

Le Comte.—Et maintenant, mes enfants, savez-vous pour-
quoi vous vous êtes donné tant de mal pour être heureux ?
C'est parce que vous avez cherché

MIDI A QUATORZE HEURES.

PITRE--CHEVALIER ET CHARLES WALLUT.

LE ROUGE-GORGE.



VERS la fin du mois de novembre
1847, un homme, jeune encore,
sortant de l'un des ministères qui
peuplent le faubourg Saint-Germain,
volait plutôt qu'il ne courait vers
une maison de la rue Saint-Geor-
ges, gravissait quatre à quatre les
marches de l'escalier, et, arrivé au
cinquième étage, tirait fébrilement et de façon à le casser, le
cordon de la sonnette.

Il s'élança dans l'appartement, sauta en pleurant au cou
d'un vieillard, et, tombant à deux genoux devant une charman-
te jeune fille :

—Vous êtes à moi, Delphine ! sanglotta-t-il, je viens d'être
nommé sous-chef.

Un mois après, le mariage se célébra modestement à l'é-
glise de Notre-Dame-de-Lorette ; le jeune ménage s'installa
dans un petit appartement voisin de la rue Saint-Georges, et
pendant six semaines rien n'égalait son bonheur.

Après six semaines, la révolution de février arriva.

Le sous-chef, qui jamais n'avait songé que les commotions
politiques pussent agir sur son obscure destinée, fut destitué au
profit d'un marchand de papiers peints, mal dans ses affaires
et ami de tous des hommes influents du pouvoir de cette se-
maine-là.

Le pauvre destitué chercha à trouver de l'occupation dans
un bureau ou dans une maison de commerce ; mais les bu-
reaux se fermaient et les maisons de commerce renvoyaient
leurs commis. Il fallut que les jeunes époux se réfugiassent à
la campagne, sans autres ressources qu'une rente de douze
cent francs en cinq pour cent, qui formait la dot de Delphine.

Or, à cette époque, les cinq pour cent paraissaient une va-
leur fort hypothétique.

Le mari, dévoré par un sombre désespoir, ne tarda point à
tomber malade et à succomber dans les bras de sa femme.

Le père de Delphine vint habiter avec sa fille la petite mai-
son de campagne. Il entoura de soins la jeune veuve ; l'in-
quiétude ne tarda point à le rendre encore plus tendre et plus
persévérant ; le symptôme d'une maladie de consommation
commença à se montrer vaguement chez sa fille.

Le cœur du malheureux père se brisait en la voyant tous
les jours devenir plus pâle et plus souffrante. A chaque ins-

tant il lui fallait détourner la tête pour cacher ses larmes.

L'œil de la pauvre enfant jetait un éclat étrange, la fièvre
colorait d'un pourpre sinistre les pommettes de ses joues pâles ;
souvent il la surprenait tournant ses regards vers le ciel, com-
me pour dire à celui qui l'attendait : A bientôt.

Rien ne l'intéressait plus sur la terre ; ni ses fleurs, naguère
tant aimées, ni le soleil qui jetait ses reflets étincelans sur les
tuiles rouges et vernies de la toiture, ni le murmure du vent,
qui agitait si doucement le feuillage des arbres. Elle restait
là des heures entières, pensive, morne, immobile, sans lever les
yeux. Son père n'avait plus besoin de détourner la tête pour
cacher ses larmes ; elle ne les voyait plus couler.

Un incident, bien léger sans doute, vint pourtant les tirer de
cette sombre tristesse.

Ce fut un petit oiseau, presque sans plumes, qu'elle trouva
un matin, mourant, sur le sable d'une des allées du jardin.

Comment se trouvait-il là ? Était-il tombé du bec d'un oiseau
de proie ? Quelque impitoyable dénicheur l'avait-il jeté par
dessus le mur ? Personne ne le sut jamais. Quoiqu'il en soit,
l'oiseau devint, dès ce moment, une occupation réelle et pres-
que une tendresse pour la malade.

Elle réchauffa l'oiselet, son père se mit en quête d'insectes
pour le nourrir, si bien qu'un mois après, non seulement l'oi-
seau abandonné se portait à merveille, mais était encore de-
venu un charmant rouge-gorge fenelle qui volait en liberté
d'arbre en arbre dans le jardin, et qui accourait sur le doigt de
sa bienfaitrice dès que celle-ci l'appelait.

Le soir, il se blotissait dans le lit de Delphine et y dormait
jusqu'au jour ; le matin, il allait picorer dans le jardin ; mais
ses absences ne duraient jamais longtemps, et il revenait à cha-
que instant pour se montrer à sa maîtresse, l'agacer à coups
de bec et se jouer dans les longues grappes de ses cheveux.

L'automne et l'hiver s'écoulèrent, et le printemps arriva,
sans que rien n'altérât l'amitié de l'oiseau et de la jeune veu-
ve qui, toujours languissante, ne s'était pas moins rattachée à
la vie par le faible lien de cette tendresse d'un oiseau. A vingt-
deux ans, on a tant de peine à se résigner à la mort.

Quand au vieux père, il bénissait le bon Dieu et il se lais-
sait de nouveau aller à l'espoir si longtemps perdu de ne point
voir sa fille succomber à la douleur.

Un soir que, réfugié dans le sein de Delphine, l'oiseau, épm-
me un bouquet vivant, sortait à demi sa tête de pourpre du
corsage de la jeune femme, une voix pleine d'éclat, et que

les habitants de la petite maison n'avaient point encore entendue jusqu'alors, commença un chant d'une harmonie indicible.

Ce n'était point le rossignol, et cependant le musicien ailé jetait avec une audace et un charme merveilleux, les sons purs de sa voix puissante: tantôt c'était un hymne d'un style sévère, tantôt une sorte d'élégie tendre, et qu'on ne pouvait écouter sans tomber dans une sorte de rêverie.

Telle était l'impression produite par le chanteur sur le rouge-gorge, que la jeune femme sentit le petit cœur de Poiseau battre avec vivacité. La tête penchée avec langueur, les yeux à demi-fermés, il écoutait avidement la mélodie aérienne. Quand sa maîtresse rentra dans l'appartement, au lieu de se blottir, comme d'habitude, dans les dentelles de l'oreiller, il alla se placer près de la fenêtre pour entendre encore la voix enchanteresse.

Le lendemain, le rouge-gorge donna plus de soins encore que d'habitude à sa toilette, se baigna dans le petit ruisseau du jardin, lissa coquettement ses plumes, et resta ensuite perché dans l'ombre d'un buisson obscur, sans même chercher à allonger le bec pour saisir les insectes qui picoraient autour de lui, et dont il se montrait si friand la veille.

Sa maîtresse l'appela plusieurs fois, mais il s'obstina à rester dans la solitude du buisson.

Quand vint le soir, le rouge-gorge recommença ses chants. Le rouge-gorge semblait en proie à une vive émotion: un léger tremblement agitait tout son corps: ses pattes pouvaient à peine le soutenir.

Vers neuf heures le chant se rapprocha d'arbre en arbre; puis le chanteur vint se poser sur un pommier, en face et à quelques pas du buisson. Là, sans s'inquiéter de la jeune veuve et de son père, il recommença son chant. Jamais sa voix n'avait été si tendre et si séduisante. Le rouge-gorge, comme magnétisé, ne put résister plus longtemps, laissa échapper de son gosier un gazouillement d'aveu, et s'envola avec le fascinateur.

Ce départ laissa la jeune veuve d'autant plus triste et plus isolée, que pendant plus d'un mois on ne vit plus le rouge-gorge.

Un matin que Delphine pensait tristement à lui, elle entendit un bruit sec qui résonnait sur les vitres de la fenêtre. C'était le rouge-gorge qui frappait à coups de bec.

Je n'ai pas besoin de vous dire s'il fut accueilli avec des transports de tendresse. Rien ne centuple l'affection de ceux qui nous aiment comme les preuves d'ingratitude que nous leur avons données.

Le rouge-gorge rendait caresse pour caresse. Cependant, après une demi-heure donnée à l'amitié et au bonheur de se revoir, il parut préoccupé du désir de repartir; mais il le fit lentement, comme à regret, et surtout comme s'il eût voulu inviter Delphine à le suivre. Celle-ci comprit la pensée de l'oiseau, et guidée par le rouge-gorge qui volait de branche en branche, elle arriva dans un petit bois voisin du jardin.

Le rouge-gorge avait établi son nid au milieu d'une charmille, à quelques pieds au-dessus du sol. C'était une charmante petite demeure, composée à l'extérieur de mousses, de crins et de feuilles, et à l'intérieur d'un oreiller de ouate et de plume.

Le mâle, qui se tenait dans ce nid, témoigna un peu de frayeur à la vue d'une étrangère; mais rassuré par la présence de sa compagne ailée, il ne s'éloigna du nid que juste ce qu'il fallait pour céder la place à cette dernière, qui s'étendit avec un orgueil et un bonheur tout maternels sur quatre petits œufs d'un blanc jaunâtre et légèrement ondulés de raies brunes.

Faut-il dire que chaque jour la jeune femme venait s'asseoir sur le gazon dans le petit bois, près du buisson, et tenait compagnie à la couveuse....

Un jour, pendant que celle-ci était allée picorer des insectes, et qu'elle avait confié à son amie le soin de son nid, la jeune femme remarqua, non sans étonnement, que l'un des quatre œufs différait complètement des autres. Beaucoup plus gros, d'ailleurs, il paraissait verdâtre et semé de tâches cendrées.

Elle attribua cette différence au hasard; et ce fut l'explication que son père lui en donna également.

Un matin, lorsqu'elle vint rendre visite au rouge-gorge, les quatre petits étaient sortis de l'œuf et tendaient à leur mère, en criant, leurs becs largement ouverts.

Un des oiselets, par la dimension de sa taille, différait complètement de ses trois frères. La mère ne pouvait suffire à rassasier le glouton, sans cesse piaulant, sans cesse affamé. D'ailleurs, il se montrait égoïste, brutal et tellement tracassier, qu'un matin il avait jeté hors du nid deux de ses frères, pour se procurer une place plus commode. Delphine voulut replacer dans le nid les pauvrets, déjà saisis par le froid; peu d'instants suffirent au méchant pour les faire tomber de nouveau. Heureusement la jolie veuve était là pour les relever, les abriter dans son sein et les nourrir comme elle avait autrefois nourri leur mère.

Le rouge-gorge femelle, de retour, chercha ses deux petits, et, rassurée en les voyant sous la protection de sa maîtresse, ne s'occupa plus que des deux enfants qui lui restaient.

Non-seulement le plus gros allait toujours croissant en appétit, mais à mesure qu'il grandissait, il devenait complètement différent de ses frères. Ce n'était ni la forme de leur tête, ni les proportions de leur corps, ni les couleurs de leur plumage; il tenait presque de Poiseau de proie, et son regard fixe n'offrait rien de la douceur du regard qui caractérise le rouge-gorge. De plus en plus brutal, il avait fini par expulser son troisième frère, et par rester seul dans le nid.

La mère ne pouvait, à son gré, prodiguer assez de tendresse à ce monstre, tandis qu'elle ne semblait même plus penser aux autres petits. Lorsqu'elle les voyait sur les genoux de la veuve, elle venait bien les caresser, mais au premier appel de celui qui était resté dans le nid, elle les quittait aussitôt pour aller le combler de soins empressés et le gorger de nourriture.

Cependant, il était devenu trois fois plus gros que le rouge-gorge, et en deux leçons, il avait appris à voler, tandis que ses frères ne se risquaient encore que timidement à essayer leurs ailes.

A peu de jours de là un oiseau tout-à-fait semblable à l'oiseau resté dans le nid, accourut à tire-d'aile, se posa sur un arbre à quelque distance, et appela d'une façon particulière. Aussitôt, l'autre s'élança du nid du rouge-gorge, courut à celui qui l'appelait, lui prodigua mille tendresses et s'envola avec lui.

Le rouge-gorge femelle regardait cette scène avec désespoir. Quand l'ingrat, sans même retourner la tête vers le nid paternel, suivit le nouveau venu, la pauvre mère s'élança vers le fugitif, vola derrière lui tant qu'elle put, l'appela par les cris les plus déchirants, et finit par tomber de lassitude aux pieds de la jeune femme qui avait replacé dans le nid les trois véritables petits du rouge-gorge. Mais celui-ci, quand il eut retrouvé un peu de force, au lieu d'aller à eux, remonta dans les airs, appelant le fugitif et cherchant à retrouver les traces de l'ingrat qui l'avait abandonné.

Cet ingrat était un coucou.

Sa véritable mère était venue, pendant l'absence des deux rouges-gorges, dévorer un des œufs de leur nichée et y substituer un des siens, qu'elle avait auparavant pondu dans l'herbe, à quelque distance, et qu'elle avait transporté à l'aide de son bec et de son gosier dilatés.

Puis, le jour où elle savait son petit en état de voler, elle était venue l'appeler, et celui-ci, au cri maternel, avait fui aussitôt sa nourrice, elle qui se croyait sa véritable mère.

Les pauvres rouges-gorges furent plusieurs jours à se consoler de la perte du coucou ; lorsque le mâle revint, il voulut même chasser les petits que la jeune veuve y avait replacés ; il prenait ses propres enfants pour des usurpateurs. Enfin, la voix du sang finit par se réveiller en lui, l'instinct paternel reprit son empire.

Vers la fin de septembre, je vis la jeune femme se promenant dans la campagne, entourée des cinq rouges-gorges qui voltigeaient autour d'elle, accouraient à sa voix, et lorsqu'elle se reposait, s'arrêtaient comme elle et lui disaient de douces chansons.

Il y a huit jours, vers le soir, les pauvres rouges-gorges frappaient vainement de leur bec à la fenêtre de la chambre de la veuve.

Dans la préoccupation de leur profonde douleur, le prêtre et le vieillard qui priaient et pleuraient dans cette chambre éclairée par deux cierges, n'entendaient point les oiseaux.

S. HENRI BERTHOUD.



LES REINES D'ANGLETERRE.

MATHILDE FEMME DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT.



MATHILDE fut la première épouse de roi qui prit en Angleterre le titre de reine. C'était une grande innovation dans les coutumes des Saxons, car ils désignaient la femme du roi par cette dénomination "*the lady his companion*." Ce fut donc avec une répugnance visible qu'ils se soumièrent à cette volonté de Guillaume, lequel ne l'imposait pas en vain au peuple qu'il avait conquis.

Fille de Badwin V, comte de Flandre, auquel la ville de Lille doit sa reconstruction et ses premières manufactures, la princesse Mathilde naquit en 1031, et fut élevée avec le plus grand soin. Outre sa merveilleuse beauté, on cite son esprit naturel, sa profonde instruction, et parmi ses talents, le plus vanté fut son habileté à faire de la tapisserie. Ce n'était pas un faible mérite au moyen âge, et son importance était telle, que le chroniqueur ajoute : "Les quatre sœurs du roi saxon Athelstane étaient si habiles au fuseau, à la navette et à la tapisserie, que ces perfections leur valurent les hommages des plus grands princes de l'Europe."

Les perfections de Mathilde avaient tout au moins autant d'attraction, et les prétendants à sa main se montraient nombreux. Le plus accompli était certainement Guillaume, duc de Normandie, parent de la jeune princesse par son père Robert le Diable. Quand je dis le plus accompli, je répète textuellement les termes de l'historien sans partager son opinion ;

la force physique, le courage et les beaux traits qui distinguaient la personne de Guillaume, étaient alors pour les princes ce que les travaux d'aiguille étaient pour les princesses.

Guillaume pendant sept années, avait sollicité la main de sa cousine, et en avait été constamment rejeté. Depuis peu, Mathilde s'était éprise d'un jeune seigneur anglo-saxon, Brihtric de Gloucester, qui avait visité la cour de Flandre comme ambassadeur d'Édouard le Confesseur ; la jeune princesse aimait Brihtric si éperdument, que, malgré l'infériorité du rang de ce seigneur, elle lui fit offrir sa main, et l'on ne sait pourquoi elle fut dédaignée.

A cette époque, le duc de Normandie revint à Bruges tenter un nouvel effort pour obtenir de sa jeune parente une détermination plus favorable ; il en fut encore reçu avec hauteur : "Beau cousin, lui dit-elle, les princesses de ma maison ne sont pas dans l'usage de s'allier avec des princes qui ont une barre dans leur écu."

— Belle cousine, lui répondit-il, j'étais Guillaume, duc de Normandie par le droit de mon père et le vœu de ses barons ; maintenant, par le vœu de mon choix, je veux être surnommé Guillaume le Bâtard."

En prononçant ces mots, il sortit ; mais à peine rentré dans ses appartements, il donna carrière à un accès de colère qu'il soulagea en brisant tous les objets susceptibles d'être brisés dans les ameublements du onzième siècle ; puis apercevant son cheval qu'on venait de lui amener, il le monta, déterminé à s'éloigner de Bruges, et à renoncer pour toujours

à sa dédaigneuse parente. Comme il traversait au galop les rues de la ville, sans se mettre en peine des rencontres que son coursier pouvait faire, il détourna une avenue qui conduisait à la cathédrale, et aperçut la princesse Mathilde qui revenait de la messe. La vue de sa cousine et le regard méprisant qu'elle lui jeta exaspérèrent le prince, et... (puis-méprisante l'histoire le dit, je ne dois pas me montrer plus scrupuleuse, et... il sauta en bas de son cheval, courut à la princesse, la secoua assez fortement pour la jeter dans la poussière, sans respect pour sa riche parure, puis lui ayant administré quelques soufflets, il s'élança sur son cheval, et s'enfuit de toute la vitesse du vigoureux animal (1).

On devrait supposer qu'un si cruel outrage dût amener une guerre d'extermination entre le comte de Flandre et le duc de Normandie ; il n'en fut rien. La méthode employée par son cousin pour témoigner jusqu'au égarement de son amour pour la violence de ses actions, ou qu'elle redoutât de se rencontrer de nouveau avec une épreuve semblable, elle consentit à devenir sa femme. Il faut que le prince ait espéré amener par cette insulte une crise qui changerait le cœur de la princesse ; car on ne saurait expliquer autrement son inconcevable et subite résolution d'accepter la main brutale de celui qui l'avait si indignement traitée.

Le mariage eut lieu en Normandie, dans un des châteaux de Guillaume le Bâtard, où la jeune fiancée fut amenée en grande pompe par sa famille. Après la cérémonie, le prince conduisit à Rouen sa jeune épouse, qui fut reçue avec les plus grands honneurs.

Mauger, archevêque de Rouen, avait fait tous ses efforts pour empêcher ce mariage qui contrariait ses vues. Il osa prononcer contre les époux une sentence d'excommunication, sous le prétexte qu'ils étaient parents à un degré défendu par les lois canoniques. Guillaume indigné en appela au pape, qui annula la sentence de l'archevêque, et donna la dispense nécessaire, sous la condition que les jeunes époux élèveraient avec eux une abbaye, à Caen. Guillaume et Mathilde, fidèles à cette condition, qu'ils avaient acceptée, fondèrent l'abbaye de Saint-Etienne et celle de la Sainte-Trinité.

Tous les historiens s'accordent à dire que, malgré les précédents qui devaient faire cet hymen redoutable pour la duchesse, jamais il n'exista plus heureuse union ; et que dans tous les actes où Mathilde laissa peser son influence, la balance fut toujours en sa faveur, Guillaume semblait lui céder avec une évidente satisfaction.

Après la conquête de l'Angleterre, les deux époux sacrifièrent à la possession d'une royale couronne le bonheur domestique dont ils avaient joui pendant vingt et un ans. Forcé de résider au milieu de ses nouveaux et turbulents sujets, Guillaume vécut presque toujours séparé de sa femme. Mathilde avait été constituée régente des états de Normandie qu'elle gouvernait avec une rare sagesse. Ils se visitaient par intervalles, et aux chagrins de leurs longues séparations s'ajoutaient les inquiétudes que l'ambition traîne à sa suite.

C'est pendant une de ses visites en Angleterre que Mathilde, ayant eu sans doute à se plaindre de Brihtrie de Gloucester, ou peut-être par un désir de se venger du passé, exigea de son mari que ce seigneur fût dépouillé de ses richesses et confiné dans une étroite prison. Guillaume accéda à cette demande, et les domaines de Brihtrie furent ajoutés aux possessions privées de la reine Mathilde. Brihtrie mourut dans sa captivité.

À l'époque où Guillaume préparait son invasion, en Angleterre une comète était apparue, traînant après elle sa lumineuse chevelure, ce qui avait grandement effrayé les Anglo-Saxons par les pronostics que la superstition leur fit accueillir. Mathilde a retracé sur sa fameuse tapisserie quelques scènes où l'on voit en effet cette comète représentée d'une telle dimension, que la terreur d'un groupe de Saxons, princes, prêtres et ladies fuyant de leurs maisons (à hauteur d'appui), pouvait être justifiée, car cette comète semble en effet prête à leur brûler le nez.

Il ne faut pas attribuer à Mathilde le dessin de cette tapisserie, lequel, eu égard à sa naïveté, n'a au moins le mérite de retracer les plus grands événements de ce siècle. Ce dessin avait été fixé sur le canevas par Turold, nain de la duchesse, et artiste de l'époque ; lequel Turold, dans l'espoir d'obtenir sa part de la célébrité qu'il prévoyait devoir un jour être attachée à cet immense travail, imagina d'introduire adroitement son effigie et son nom dans le groupe de quelques personnages, comme étant de fait la personne qui avait enluminé le dessin et tracé les contours. Cette tapisserie porte dix-neuf pouces de hauteur et soixante-un mètres de longueur. Le sujet retrace, depuis la visite de Harold à la cour de Normandie, jusqu'à sa mort, sur le champ de bataille de Hastings.

Il est probable que l'épouse du conquérant et les dames qui l'aidèrent à cette œuvre de patience furent largement secondées par quelques pauvres filles qui, ainsi que les Grecques captives, dans les descriptions d'Homère, étaient employées à reproduire de cette manière l'histoire de leurs propres revers et des triomphes de leurs ennemis. Cette curieuse tapisserie est conservée dans la cathédrale de Bayeux ; elle était désignée sous le nom de *toilette* du duc de Normandie, ce qui signifiait *manteau* du duc.

Dix enfants naquirent du mariage de Mathilde de Flandre et du duc de Normandie. Les dernières années de cette princesse furent chargées d'amertume par la révolte de son fils aîné, qui ayant exigé de son père l'investiture des états du Maine, sur son refus prit les armes contre lui, et dans une bataille, l'ayant approché sans le reconnaître, le blessa, le renversa de cheval, et se préparait à l'achever lorsqu'un cri de ce prince qui appelait à son aide, il reconnut la voix de son père. Epouvanté du crime qu'il allait commettre, il se jeta aux genoux du roi, et avec des larmes de désespoir, il implora son pardon, puis ayant replacé son père sur son propre cheval, il le conduisit respectueusement hors des rangs.

Guillaume pardonna à son fils, mais le traita toujours depuis avec une sévérité qui brisa le cœur de Mathilde ; sa santé s'en altéra gravement, et la mort de sa fille bien aimée, la jeune duchesse de Bretagne, acheva de la conduire au tombeau. Sentant sa fin approcher, elle envoya en Angleterre des mes-

(1) Historien : Ingenuus. J. P. Andrews.

sagers au roi, qui arriva en toute hâte, et reçut le dernier soupir de son épouse.

Le corps de Mathilde de Flandre fut déposé à Caen dans le caveau de la Sainte-Trinité, qu'elle avait fait bâtir et magnifiquement dotée. Elle mourut le 2 novembre 1083, à l'âge de

cinquante-deux ans, après avoir régné en Angleterre dix-sept ans, et comme souveraine de Normandie, l'espace de trente et un ans.

Mme. LAURE PRUS.

Journal des Demoiselles.

MADAME DAMOREAU-CINTI.



A plus parfaite de nos cantatrices, madame Damoreau-Cinti, après avoir brillé d'un si vif éclat à l'Opéra-Comique, où elle a laissé un souvenir ineffaçable, s'est vouée au professorat, et personne mieux qu'elle n'était capable d'enseigner ce qu'elle a si éminemment pratiqué. Madame Damoreau va publier une *Méthode de chant*. Cette méthode, dédiée à ses élèves, est accompagnée d'une préface spirituelle, attachante, et que madame Damoreau pouvait seule écrire. Elle y raconte sa vie artistique ; elle se donne comme exemple, et on ne saurait en suivre un meilleur.

Elle avait quatorze ans quand Plantade lui dit : « Ma chère enfant, tu peux te passer de moi maintenant ; tu as du goût ; tu prendras ce qu'il y a de bon chez les uns, tu laisseras ce qu'il y a de mauvais chez les autres. »

Elle avait seize ans, lorsque Garat, après l'avoir entendue dans *Il Califo di Bagdad*, s'écria : « Voilà une cantatrice qui chante *insolemment juste*. »

Une fois à l'Opéra, madame Cinti-Damoreau, dont le répertoire était assez borné, ne pouvant varier ses rôles autant qu'elle l'aurait voulu, imagina de varier les traits de son chant, méthode qu'elle a suivie encore à l'Opéra-Comique, et à ce sujet, elle dit à ses élèves dans sa préface :

« Cette facilité à varier les traits, si féconde qu'elle soit en applaudissements, ne doit cependant pas être poussée trop loin ; il faut que les ornements soient rythmés, appropriés au genre et au mouvement du morceau, et toujours subordonnés aux paroles. Défiez-vous de ces fusées de notes inintelligentes, sans caractère et sans couleur, à l'aide desquelles la médiocrité chantante s'efforce si souvent d'éblouir le public, et n'oubliez pas, je le répète, que les fioritures doivent toujours être subordonnées aux paroles ; qu'enfin ce n'est pas varier une phrase musicale que la dénaturer et la rendre tout-à-fait méconnaissable. Cette partie de l'art ouvre également un vaste champ à l'étude. J'ai, à ce propos, une petite histoire à vous conter : quoique j'y joue encore un rôle, vous me pardonneriez cette digression :

« Une grande cantatrice venait d'arriver à Paris. M. le duc de Duras, alors le premier gentilhomme de la chambre du roi Charles X, et dont la protection ne manquait ni aux arts ni aux artistes, désirait nous entendre chanter un duo. Le matin même du jour indiqué pour le concert, on répéta chez le célèbre maestro Paër ; nous convînmes des traits à faire et qui se trouvent en profusion dans le duo choisi, se composant presque entièrement de demandes et de réponses ; c'était moi qui devais toujours répondre. Le soir, au concert, une pensée maligne traverse l'esprit de la belle cantatrice, et elle change subitement tous les traits convenus le matin. Bien déconcertée d'abord, je ne perdis cependant pas courage, et, par une de ces inspirations qu'on ne peut définir, je ripostai sans perdre une minute, une seconde, un quart de soupir, en improvisant d'autres traits où perçaient un peu, j'en conviens, le léger dépit que me causait cette surprise. Mon courage fut heurteux, et loin de perdre la bataille, je fus à même d'entendre dire unanimement que le duo n'avait jamais été mieux chanté de part ni d'autre. La réconciliation naquit du succès, et il y eut désormais dans notre amitié autant d'accord que dans nos duos.

« Tirez de ce récit une leçon, mes chères élèves ; sans l'habitude que je m'étais faite de varier tous les thèmes, de jouer, à force de travail, avec toutes les phrases musicales, j'eusse été certainement moins heureuse dans mes inspirations, c'en était fait de moi ce jour-là, et ma réputation, déjà bien établie, échouait devant une malice, sous les yeux du public le plus bienveillant et le plus habitué à m'applaudir. »

Madame Cinti-Damoreau ne nomme pas la cantatrice contre laquelle elle soutint si glorieusement la lutte. Nous ne voyons pas, nous, à qui l'anecdote n'était pas inconnue, pourquoi nous ne dirions pas ce qu'il plaît à madame Cinti-Damoreau de taire. La rivale qui voulut la mettre dans l'embarras était madame Malibran.

Cette préface est pleine de conseils qui ne vont pas seulement à l'adresse des élèves de l'auteur, mais qui doivent être suivis par tous les artistes, même ceux en renom, comme par les amateurs, dont le monde fourmille.



DE NAPLES A JERUSALEM.

PELERINAGE D'UN HISTORIEN.



YANT terminé mon histoire des *Hommes illustres de l'Orient*, je pris la résolution d'aller visiter l'Asie Mineure, Constantinople, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, afin de donner à mes récits un dernier cachet de vérité. Je traversai donc l'Italie et je gagnai Naples, où je

m'embarquai sur un bâtiment français, le *Lycurque*.
Il règne à bord de nos bateaux à vapeur, commandés par des officiers de la marine royale, un ordre parfait, une sorte d'étiquette dont la sévérité est très-louable. En voici un exemple assez curieux.

Parmi les voyageurs rangés autour de la table des premières places, se trouvait une espèce de négociant, qui allait à Constantinople. Cet homme, au verbe haut, prit tout d'abord le dé de la conversation, et nous mit au courant de ses affaires. Nous sûmes qu'il allait chaque année passer plusieurs mois dans la capitale de l'empire ottoman ; il nous conta avec une sorte de cynisme les tours de friponnerie au moyen desquels il parvenait à débiter aux Turcs ses marchandises ; il riait beaucoup de ses prouesses, en annonçant qu'il se promettait de continuer. Nous gardions tous le silence ; personne n'adressait la parole à cet industriel, et le commandant, qui prédisait au repas, semblait contenir difficilement son indignation. Le dîner terminé, notre soi-disant négociant se hâta de monter sur le pont pour fumer son cigare. Aucun de nous ne le suivit : le commandant, le voyant parti :

— Je crois, messieurs, nous dit-il, que vous serez bien aises d'être délivrés de la société de cet homme, qui semble tirer vanité de ses vices et de sa mauvaise foi.

— Michel, ajouta-t-il en s'adressant au maître d'hôtel, tu lui diras que je désire qu'il mange seul désormais ; son ordinaire sera d'ailleurs le même que le nôtre ; tu lui feras entendre cela doucement.

— Oui, mon commandant, répondit gravement, Michel.

Or, voici comment s'y prit le drôle (Provençal renforcé) pour remplir le message et en adoucir autant que possible l'a mertume.

— Monsieur, cria-t-il à l'industriel, le commandant a dit que vous êtes une canaille ; qu'il ne veut plus que vous mangiez à sa table, et que si vous venez vous y asseoir, il vous campera son pied dans le dos.

Vous jugez de l'esclandre et de la peine que nous eûmes à calmer cette affaire.

Au nombre de mes commensaux figurait un savant, venu d'Allemagne ; il avait visité plusieurs fois la Palestine et la Syrie ; il connaissait, dans les moindres détails, les pays que j'allais moi-même explorer : il parlait le français avec une

certaine élégance, je m'empressai donc de faire sa connaissance, et je l'accablai de questions. Mais quelle fut ma surprise, en m'apercevant que cet homme, à force de mettre son esprit à la torture pour résoudre une question de géologie, avait complètement perdu la raison ! Il se montrait courroucé contre la mer Morte, et voulait absolument la supprimer, attendu qu'elle engloutissait les eaux du Jourdain, et l'empêchait d'aller se jeter dans la mer Rouge, comme ce fleuve le faisait, selon lui, avant la catastrophe qui amena la destruction de Sodôme.

J'avoue que j'éprouvai d'abord beaucoup de plaisir à entendre le savant développer son opinion ; il disait souvent des choses très-ingénieuses ; mais on voyait bientôt que sa pauvre cervelle avait déménagé. Il voulait pratiquer un canal depuis le lac asphaltique jusqu'à la mer, c'est-à-dire dans une étendue de cinquante lieues environ, afin de donner un écoulement aux eaux. On devait, par ce moyen, dessécher la mer Morte, au fond de laquelle on recueillerait des trésors immenses. Mon Allemand voulait revenir en Europe et y rassembler dix mille ouvriers pour ce grand œuvre. L'attention que je mettais d'abord à écouter ses projets me devint fatale ; le monomane ne me quittait plus, il me poursuivait avec acharnement, me criant sans cesse :

— Monsieur, pourriez-vous me dire ce que la mer Morte fait de ces deux millions de litres d'eau qu'elle reçoit par mois ? qu'en fait-elle, je vous le demande ?

— Je n'en sais rien, répondais-je, allant me cacher dans les endroits les moins apparents du navire.

Au bout de la troisième journée, nous arrivâmes à Malte. Cette île est sans contredit un des points les plus curieux du globe. L'ancienne église des chevaliers ne ressemble à aucune autre et contient des richesses inappréciables ; ce temple est remarquable surtout par les tombeaux des grands-maîtres de l'Ordre, dont la plupart étaient Français. Les Anglais ont établi dans Malte une police très-sévère ; la ville de Lavalette est un véritable bijou de propreté ; plusieurs grandes dames de Londres viennent y passer les hivers et y donnent des fêtes : une de ces ladies y possède un appartement délicieux, situé à l'extrémité d'un promontoire : la salle de bal est suspendue sur la mer.

Notre bateau à vapeur, arrivé à Malte vers midi, devait rester dans la rade jusqu'au lendemain matin, ce qui nous permettait de descendre et de dîner à terre ; je profitai de la permission et j'allai m'établir à l'*Hôtel de la Méditerranée*. Le voyageur allemand, que je voulais éviter, me suivit, et vint s'installer dans la même auberge et à la même table. Nous y trouvâmes cinq ou six habitués européens, parmi lesquels on distinguait un médecin français, rempli de mérite, me dit-on. Mon compatriote, emporté par son caractère inquiet, avait quitté sa province pour aller s'établir à Constantinople ; la protection de l'ambassadeur lui valut un très-bel emploi dans

le sérail ; mais il ne sut pas le conserver : le docteur*** s'était mis à faire de la propagande en civilisation. Il voulait que le sultan se fit chrétien, ou pour le moins qu'il accordât la liberté de conscience aux Grecs et aux Juifs qui forment les deux tiers de la population. Cette idée était fort raisonnable, mais elle déplut, et fit expulser l'audacieux missionnaire.

J'étais assis à table auprès du docteur***, qui se mit à me développer ses utopies ; moi, qui étais fort occupé d'apaiser ma faim, je ne répondis d'abord que par des signes de tête. Enfin j'eus le malheur de manifester quelques doutes sur la doctrine turco-chrétienne : mon homme, irrité, se prit à me quereller sérieusement ; mais j'évitai de nouveau ce danger par une habile manœuvre : j'interpellai le voyageur allemand au sujet de son Jourdain. L'étranger prit feu à l'instant même, et manifesta son indignation contre la mer Morte. Le docteur avait voyagé dans la Palestine ; il traita de fou, ni plus ni moins, le rêveur germanique ; bref, la querelle s'échauffa entre les deux rivaux, et, grâce à cette diversion, je pus dîner tout à mon aise. Le repas terminé, la contestation devint encore plus vive ; et elle continuait le lendemain matin, lorsque je me rembarquai à bord du *Lycurgue*. On y faisait déjà les apprêts du départ ; en vain je fis observer au commandant qu'un de nos compagnons était en arrière ; nous quittâmes la rade de Malte, et notre pauvre Allemand se vit réduit par son amour pour le Jourdain à attendre le bateau suivant.

Le surlendemain nous touchâmes à Smyrne, puis nous traversâmes le détroit des Dardanelles : les deux châteaux bâtis de chaque côté par Mahomet II ne pourraient plus empêcher les grands vaisseaux de guerre de franchir ce passage, jugé si difficile par le conquérant de Constantinople.

Plus nous avançons vers la capitale de l'empire ottoman, plus mon cœur battait d'impatience ; car je savais que des merveilles allaient apparaître à mes yeux. Enfin nous arrivâmes à bord, mon admiration ne fut pas complète ; le spectacle est magnifique, mais il y règne une certaine confusion : on ne sait point distinguer assez l'emplacement du port, que l'on confond avec le Bosphore ; Péra, placé en regard de la pointe du sérail, semble faire partie de la ville. Cette confusion, dis-je, est sensible pour tout le monde ; tandis qu'à Naples on embrasse de tout d'un seul coup d'œil l'étendue de la baie, et l'on se rend compte de tout.

Nous débarquâmes près de la douane, et je me fis consentir à loger avec sécurité. J'avais lu dans tous les livres écrits par les voyageurs que les ambassadeurs des puissances chrétiennes résidaient dans ce faubourg, qu'il y avait leurs hôtels, et que c'était enfin une ville semblable à celles de France ou d'Italie. Je m'étais même figuré les rues de Péra un peu isolées et garnies de somptueuses demeures, comparables à celles de la rue de Grenelle ou de la rue de Varennes à Paris.

En sortant de la douane, je traversai un marché rempli d'une foule compacte ; cette foule ne se composait que d'hommes, habillés tous de diverses manières, barbotant au milieu d'immondices. Jamais je n'avais vu autant d'ordures rassemblées sur le pavé. Au sortir de ce marché, j'arrivai à une rue où trois hommes ne pourraient pas marcher de front ; il fallut l'escalader en quelque façon, tant la rampe est raide.

Nous montâmes ainsi pendant une demi-heure au moins, nous atteignîmes le plateau qui couronne cette hauteur, et nous nous trouvâmes dans la partie la plus délicieuse de Péra. Ici la boue, au lieu de couler, est stagnante dans d'immenses trous. Les hôtels des ambassadeurs sont bâtis sur le penchant de la montagne ; de sorte qu'on ne les aperçoit pas, et l'on ne voit dans cette longue rue de Péra que des boutiques de cordonniers, de tailleurs et de marchands de nouveautés ; ces boutiques, la plupart très-petites, sont louées à des prix énormes ; aussi les voyageurs payent-ils au poids de l'or les moindres objets.

Un spectacle auquel je n'étais nullement préparé vint à ce moment frapper mes yeux : je vis déboucher d'une espèce d'allée une troupe d'enfants marchant à la file les uns des autres, les bras croisés sur la poitrine et les mains sous les aisselles, comme on les voit dans nos villes de France : c'étaient les élèves des Ecoles chrétiennes qui sortaient des classes, conduits par quatre ou cinq frères, à la figure calme et tranquille. Ces frères, nullement étonnés d'être transportés si loin de leur patrie, gouvernaient ces enfants avec autant de sécurité qu'ils l'auraient fait à Orléans ou à Tours.

Nous étions alors dans une espèce de carrefour bordé d'un côté par un cimetière, et de l'autre par le *Téké*, ou couvent des derviches tourneurs. Tout à coup apparaît un cavalier, suivi de plusieurs autres ; il arrivait du haut de la rue de Péra, j'allais donc à sa rencontre. Il était vêtu d'une redingotte bleue, sans ornements aucuns ; mais son cheval, un des plus magnifiques que j'aie jamais vus, était richement harnaché. Il arrêta le beau coursier pour ne pas couper la double file des enfants conduits par les frères ; or, ce cavalier, c'était le sultan.

Il arrive très-souvent que les voyageurs restent à Constantinople des mois entiers sans pouvoir jouir de la vue du souverain, et moi, par un hasard inouï, je le rencontrai sous mes pas une demi-heure après mon arrivée.

Profitant des indications que l'on m'avait données, je me fis conduire dans une modeste auberge tenue par une dame française, et dont les prix convenaient très-bien à la modestie de mes ressources : Péra possède dans son sein des hôtels dont la cherté passe toute croyance. Mon hôtesse habite Constantinople depuis quarante-six ans ; on pourrait faire de très-jolies mémoires sous sa dictée. Les hommes ne peuvent écrire rien de complet sur les mœurs turques, puisque l'entrée de beaucoup de lieux est interdite à notre sexe ; mais les femmes vont partout, et ce n'est que d'après leur indication que l'on peut se procurer quelques détails sur les harems.

La colonie chrétienne de Péra vit comme en Europe ; les ambassadeurs, les consuls et les riches négociants reçoivent le soir. Toutefois, le voyageur nouvellement débarqué doit se munir de trois choses, s'il veut aller dans le monde. La première est une paire de bottes, larges et très-hautes, que l'on met par-dessus sa chaussure et son pantalon, faute de quoi l'on arriverait les jambes couvertes de boue, et l'on ne pourrait être reçu dans des appartements dont le luxe principal consiste en riches tapis. On voit fréquemment dans les vestibules plusieurs rangs de ces bottes, qui attendent leurs maîtres à la sortie. Le second objet est une lanterne ; elle vous est encore plus indispensable que les bottes, car si vous avez le malheur de sortir sans être muni de ce falot, vous êtes arrêté par un factionnaire

et mis au violon ; très-souvent même on vous envoie passer la nuit dans la prison de Constantinople ; au reste, on a l'agrément de rencontrer des factionnaires à tout bout de champ ; il n'y a pas en Europe une forteresse mieux gardée sous ce rapport que Péra. Le troisième objet indispensable est un bon bâton, pour écarter les chiens qui sont très-nombreux ; ces animaux reconnaissent les chrétiens à l'odorat, comme nos chiens reconnaissent les mendiants, à la différence près qu'ils n'aboient jamais. Ils s'approchent de vous en sournois, et vous mordent sans mot dire ; les Turcs ont pour eux une tendresse extraordinaire, et cependant ils ne les caressent guère. On voit devant la porte de la plupart des maisons une écuelle pleine d'eau et un lambeau de mauvais tapis, sur lequel est couché l'animal, qui est toujours d'un roux sauve.

On ferait un article très-curieux sur ces chiens de Constantinople, sur leurs habitudes, sur leur législation et sur leurs privilèges ; je n'en parlerai plus cependant que pour raconter une aventure très-fâcheuse qui leur était arrivée quelques semaines avant ma venue à Stamboul.

Il est certain que ces chiens fauves, répandus en si grande quantité dans les rues de Constantinople, sont tous originaires d'Asie et qu'ils descendent de ceux qui arrivèrent avec l'armée conquérante de Mahomet II, en 1453 (1) : le bas peuple turc leur porte pour ce motif un véritable attachement. Malheur à vous si, en plein jour, vous battez un de ces animaux dont les dents viennent de déchirer votre pantalon : le portefaix qui vous verra se mettra du côté de son compagnon et vous serez battu à votre tour de la manière la plus impitoyable. Cependant le nombre toujours croissant de ces chiens engendrait de graves inconvénients ; les rixes entre les Muezzins et les chrétiens devenaient chaque jour plus fréquentes : les envoyés des puissances étrangères élevèrent de vives réclamations ; l'autorité dut prendre des mesures. En pareil cas, à Paris, le préfet de police fait abattre plusieurs milliers de chiens errants, on transporte leurs corps, dans des tombereaux, hors les barrières pour les y enfouir, et tout est dit. Les choses ne peuvent point se passer ainsi dans l'ancienne ville de Constantin : quatre ou cinq mille chiens furent rassemblés et placés dans des embarcations qui les conduisirent à l'île des Princes, sous le gouvernement d'un Grec qui s'était offert : on donna d'avance à cet industriel la somme nécessaire à l'achat des aliments destinés à nourrir les exilés ; car on voulait s'en débarrasser, mais non point les faire mourir. Le Grec s'était adjoint plusieurs hommes de sa nation : une fois que les chiens eurent été bien établis dans leur nouveau domicile, le perfide surveillant les quitta sans éprouver le moindre remords et courut se réfugier dans les Etats du roi Othon, où il dépensa en honte avec ses compagnons l'argent destiné à acheter la pitance de ses pensionnaires. Ariane, abandonnée dans l'île de Naxos par le volage Thésée, avait au moins de belles grappes de raisin pour apaiser sa soif ; ces chiens n'avaient pas même le moindre dédommagement. Ils ne se plaignirent pas trop dans les premiers instants, mais au bout de quelques jours, ces infortunés, tourmentés par la faim, se mirent à hurler d'une telle manière que leurs lamentations arrivaient jusqu'à la pointe du sérail et empêchaient les fem-

mes de dormir : d'une autre part, le peuple de Constantinople, instruit de l'aventure, se sentit ému de compassion ; une foule de caïques s'élançèrent vers l'île des Princes dans l'intention de recueillir ces pauvres chiens et les ramener dans leur ancien gîte. Ces animaux affamés, voyant arriver leurs libérateurs, se groupèrent sur le bord du rivage et se précipitèrent avec une telle furie sur la première embarcation qu'ils faillirent la faire chavirer ; le désordre était tel parmi ces indisciplinés que les bateliers jugèrent prudent de virer de bord, car ils couraient risque d'être submergés avec leur caïque sous le poids de ce nombre considérable de chiens qui voulaient tous monter sur le même navire. Ces hommes généreux se virent obligés, pour leur sûreté, de les abandonner à leur malheureux sort.

Lorsque le bâtiment qui vous porte a jeté l'ancre au milieu de la rade, Constantinople se développe devant vous d'une manière admirable, mais néanmoins, comme je l'ai déjà dit, un peu confuse ; pour bien jouir de la position et en avoir une juste idée, il est nécessaire de monter sur la Tour de Galata, au-dessous de Péra. Il faut savoir, pour l'intelligence des lieux, que le faubourg séparé de Constantinople par la mer de Marmara, et que l'on appelle généralement Péra, se divise en trois parties bien distinctes, ou plutôt en trois paliers, car cette montagne ressemble à un immense escalier : le premier palier se nomme *Tophana*, ou le quartier de l'arsenal, car *top* signifie canon ; le second palier se nomme *Galata*, l'ancien quartier franc des Génois ; le dernier palier formant le plateau se nomme *Péra*, lequel est un véritable cloaque, quoiqu'il serve de résidence aux ambassadeurs.

Jaloux de voir Constantinople dans toute sa splendeur, je me rendis à la tour de Galata. Elle est d'une très-belle construction ; les Génois la bâtirent, dit-on, vers le milieu du quatorzième siècle. Le concierge me demanda, en entrant, un présent, qui se dit un *bakchis* ; ce mot est le fond de la langue turque, comme celui de *goddam* est le fond de la langue anglaise : *bakchis* est partout, l'air en retentit, et si les chiens savaient parler, ils vous diraient assurément *bakchis*. L'on m'a raconté à ce sujet une aventure que je dois consigner sur mes tablettes.

Un médecin français établi depuis très-peu de temps à Constantinople, fut appelé pour donner des soins à une femme arménienne dangereusement malade, et appartenant à une famille aisée ; il eut le bonheur de la guérir au bout de deux mois de traitement durant lesquels les visites furent très-fréquentes. Le docteur ayant besoin de toucher le prix de ses honoraires, se présenta chez sa malade qui, depuis plusieurs semaines, jouissait d'une santé très-florissante, grâce à l'intervention éclairée de la médecine ; la jolie cliente, loin de se montrer disposée à payer les visites, tendit la main vers le docteur et lui demanda un *bakchis*.

Revenons à la tour de Galata. Je donnai donc ma redevance au concierge du rez-de-chaussée ; après avoir monté cinquante marches, je me trouvai dans une sorte de corps de garde ; le caporal me demanda très-impérieusement un *bakchis* pour me laisser passer. Enfin j'arrivai au sommet, c'est-à-dire dans une vaste salle où je fus reçu par une espèce de gouverneur chargé de percevoir un droit sur les étrangers qui veulent entrer dans la galerie extérieure ; cet officier me de-

(1) Voyez dans les *Hommes illustres de l'Orient* (édition Lecoffre), l'épisode de la prise de Constantinople par Mahomet II, en 1833.

manda un gros *bakchis* sans se déranger le moins du monde de son divan. Un autre homme m'ouvrit la porte de la galerie après m'avoir fait payer un petit *bakchis*. Je demurai deux heures à contempler le magnifique spectacle qui se déroulait sous mes yeux. J'avais devant moi le vaste triangle que forme la ville de Constantinople; j'embrassais d'un regard, dans toute son étendue, le port que l'on appelle la *Corne-d'Or*; ce golfe a une lieue et demie d'étendue et aboutit à un amphithéâtre de collines. Deux choses donnent à Constantinople un aspect qui la distingue des autres villes de l'Europe: ce sont, en premier lieu, les minarets des mosquées, qui s'élancent dans l'air comme un mât de vaisseau; en second lieu, l'immense quantité des cyprès qui ornent les cimetières; or, chaque mosquée a un cimetière, de sorte que ce mélange d'arbres verts et de minarets peints en blanc produit un effet des plus bizarres. Après m'être rassasié de cette vue, je descendis; parvenu au rez-de-chaussée, je fus arrêté par le concierge, qui me demanda de nouveau un *bakchis*; cette fois je l'envoyai promener, non pas en turc, mais en très-bon français.

Un mois avant mon arrivée à Constantinople, un Anglais venant de Malte se présenta dans la rade, monté sur un petit bâtiment à vapeur qui lui appartenait: ce gentilhomme employa cinq ou six jours à visiter le port, le canal du Bosphore, les dépendances extérieures du grand sérail, et puis il s'en alla sans avoir mis pied à terre un instant. Je tiens cet Anglais pour un homme d'esprit; il est resté avec ses illusions; elles se seraient certes promptement dissipées s'il avait pénétré dans l'intérieur de la ville. A Naples, je n'avais plus retrouvé ni lazzaroni, ni flammes du Vésuve, ni macaroni; à Constantinople je n'ai plus retrouvé ni janissaires, ni turbans, ni cette pompe orientale dont je me faisais une si haute idée d'après ce qu'en disaient les anciens voyageurs.

Les Arabes passent encore à juste titre pour une espèce d'hommes magnifique; ils sont sveltes et admirablement bien faits, on retrouve dans leurs visages tous les traits bibliques; les Turcs d'extraction tartare sont au contraire très-charnus, leurs jambes sont courtes et souvent très-arquées; ils tournent facilement à l'obésité. La robe orientale et les larges pantalons cachent fort bien ces défauts, le turban rehaussait un peu le caractère de leur figure, qui est ordinairement des plus vulgaires: le nouveau costume imposé par la prétendue réforme à tous les fonctionnaires, semble n'avoir été fait que pour les rendre ridicules; on a affublé ces pauvres Turcs de longues redingotes grises ou blanches, semblables à celles que portent les convalescents dans les hospices de Paris; les pantalons, fort étroits, leur ôtent la liberté d'action; les bottes, chaussure fort incommode pour ceux qui n'en ont pas l'usage de très-bonne heure, les font vaciller en marchant. Le turban était certainement le beau idéal de la coiffure: les réformateurs l'ont remplacé par un énorme bonnet de laine rouge, que l'on enfonce jusqu'aux oreilles et qui donne à l'homme un air ignoble. Notre langue n'a pas de termes assez énergiques pour peindre la tournure grotesque de ces Osmanlis déguisés ainsi en convalescents. Le bas peuple, qui a conservé le sentiment national bien mieux que les classes élevées, voit avec indignation ce changement de costume; on n'a pu lui faire abandonner le turban et le castan. Si jamais le sultan, dans un moment de crise, voulait redonner quelque élan au peuple

turc afin de résister à une ligue des puissances chrétiennes, le meilleur moyen serait pour lui de rétablir sur-le-champ les janissaires et de reprendre tout l'ajustement oriental. Les janissaires composaient une milice très-turbulente et fort difficile à conduire, mais cette milice était en réalité le nerf de la nation. Sa destruction est à la vérité, aux yeux de beaucoup de gens, un titre de gloire pour Mahmoud: mais des hommes fort éclairés, qui habitent depuis longtemps Constantinople, envisagent la question bien différemment. Au reste, Mahmoud ne parut jamais se repentir d'avoir anéanti les janissaires et ne cessa de les regarder comme des ennemis personnels. Six mois après le massacre exécuté sur la place de Lat-Meidam, 1826, le sultan traversait un des cimetières de Péra, appelé le Petit Champ des Morts; il aperçut sur une tombe (1) le bonnet de janissaire; un soldat de ce corps avait été enterré en ce lieu deux siècles auparavant peut-être! le souverain tira son sabre et brisa à coups répétés l'insigne malencontreux; les gens de sa suite, voulant plaire au maître, se répandirent dans le cimetière et firent main-basse sur toutes les coiffures de ce genre qu'ils y rencontrèrent. Au bout de quelques jours, elle disparurent en entier des autres cimetières. Depuis cette époque, les moindres objets capables de rappeler le souvenir des vaincus de 1826 sont proscrits de la manière la plus sévère, et l'on traiterait comme un factieux l'homme qui les reproduirait au jour pour les mettre en vente. J'ai essayé vainement de me procurer un ancien bonnet de janissaire, j'ai même offert à des marchands du bazar un prix assez élevé; aucun d'eux n'a jamais pu me fournir ce que je désirais.

Il se trouve, parmi la colonie française établie à Péra, des négociants fort distingués et qui observent avec un soin extrême la marche des événements; l'un d'eux me disait: «Les prétendues réformes ont bien changé l'habillement des fonctionnaires turcs, mais elles n'ont fait faire aucun progrès à leur esprit; ces braves gens sont restés d'une simplicité antique; en voici quelques preuves. Péra est séparé de Constantinople par le port dont la largeur sur ce point peut être évaluée à trois fois celle de la Seine devant les Tuileries; on ne communiquait d'une rive à l'autre qu'au moyen de caïques, ce qui mettait une certaine lenteur dans les transactions commerciales; car pas un seul négociant franc n'habite la ville, sa vie n'y serait pas en sûreté. On parla longtemps d'établir un pont de bateaux pour obvier à cet inconvénient; enfin ce projet a été mis en exécution, et maintenant on va de Péra à Constantinople par un pont de bateaux grossièrement établi aux frais du gouvernement. Chaque personne paye en passant un très-léger tribut, comme sur le pont des Arts, à Paris. Au bout de deux mois d'existence, il fut prouvé que ce pont rapportait par jour 6,000 piastres, environ 1,500 fr.; c'était un magnifique résultat, et le divan assemblé en conçut beaucoup d'espérance pour l'avenir. Le plus fût des ministres proposa au Conseil réuni une chose admirable: «Voilà ce pont de Péra, dit-il, qui rapporte 6,000 piastres, ne pourrions-nous pas en bâtir à côté un autre qui rapporterait autant? cela produirait 12,000 piastres, c'est bien clair.» Chacun ap-

(1) Chaque tombe est surmontée, de côté de la tête, d'un pal dont le bout à la forme d'un turban, signe caractéristique du musulman: le pal qui surmonte la tombe d'une femme est orné d'un panier de fleurs; mais comme la plupart des femmes sont esclaves, on n'accorde que très-rarement aux personnes de leur sexe les honneurs du mausolée.

plaudit à cette idée lumineuse ; cependant le second pont n'a pas été encore bâti, et l'auteur de la proposition regarde sans doute comme une injustice criante l'abandon d'un projet aussi raisonnable.

« La semaine dernière, continua le négociant, j'étais sur le quai de Topana et je regardais arriver un paquebot français qui entrait en rade avec une célérité admirable. J'avais à mes côtés un des assesseurs du mufti, personnage considérable et que je connais depuis longtemps ; il partageait mon admiration à la vue de ce beau spectacle ; il finit par m'adresser

la parole le premier contre l'usage des Turcs : " J'ai vu, dit-il, partir avant-hier ce bâtiment à vapeur pour la France, comment se fait-il que ce navire, soit revenu en si peu de temps ? " J'eus beaucoup de peine, ajouta le négociant, à faire comprendre à ce Turc, un des premiers magistrats de Stamboul, que notre pays possédait un grand nombre de ces navires, et que le bateau à vapeur arrivant dans ce moment n'était pas le même que celui dont il avait vu le départ l'avant-veille. »

(A CONTINUER.)

LE REGARD D'UNE JEUNE FILLE.

Si tu savais, ô jeune fille,
Le mal que peut faire un regard,
Tu voilerais sous ta mantille
Tes yeux dont la flamme scintille
Et perce l'âme comme un dard.

Quand tu parais aux promenades,
Lorsque tu traverses les rangs
De ceux que brûlent tes œillades,
On verrait moins de cœurs malades
Et moins de cerveaux délirans.

Pourquoi te faire ainsi, cruelle,
Un jeu de voir couler nos pleurs ?
Si Dieu voulait te créer belle
Ce n'est point pour que ta prunelle
Devienne un foyer de douleurs.

Le regard, comme la parole,
Te fut donné pour nous charmer,
La femme est l'ange qui console
Et non le lutin qui désole,
C'est l'être qu'il est doux d'aimer.

De tes yeux ne sois plus si fière,
Belle enfant, car un jour viendra
Où l'éclair d'une autre paupière
T'éblouira de sa lumière
Et ton regard se troublera.

L'orgueilleux éclat dont il brille
Deviendra tendre, mais trop tard ;
Alors, cachant sous ta mantille
Tes pleurs, tu sauras, jeune fille,
Le mal que peut faire un regard !

Economie Domestique.

PROCÉDÉ POUR DISTINGUER LE COTON DANS LES ÉTOFFES DE LAINE.

On a proposé beaucoup de moyens pour découvrir le mélange de coton que l'on rencontre aujourd'hui dans beaucoup d'étoffes vendues pour être de pure laine. Ces moyens n'étant pas toujours à la portée de ceux qui veulent les employer, nous donnerons le moyen suivant qui sera facile pour tout le monde :

Effilez l'étoffe, et exposez-la à la flamme d'une bougie ; le fil qui sera composé de coton brûlera et disparaîtra en poussière, celui qui sera composé de laine formera en brûlant un globe charbonneux, qui s'éteindra aussitôt qu'il sera retiré de la flamme, et exhalera cette mauvaise odeur que l'on connaît à la laine brûlée.

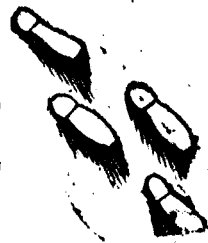
On pourra ainsi apprécier les proportions de laine et de coton contenues dans la quantité de tissu que l'on aura soumise à cette opération.

☛ Nous reprendrons dans notre prochaine livraison et dans les suivantes, la publication de " UNE DE PERDUE, DEUX DE TROUVÉES. "

REBUS.



• MU
SE SE

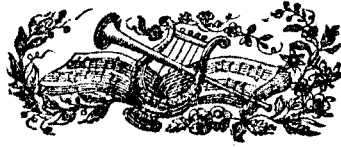


Explication du REBUS de la dernière Livraison.

La pire des tyrannies est celle qui opprime la presse,

La pie RE—dé tire âne—nid—haie—selle—qui—eau—prime—la—presse.

ALBUM MUSICAL DE LA MINERVE.



UN REVE D'ENFANT.

Andante.

CHANT.

Voy - ez ce pe - tit an - ge, voy -

Pianos e legato.

PIANO.

ez l'an-ge ver-meil, un rêve, un rêve é-tran-ge sou-rit à son som-

meil u-ne puissan-te fé-c, aux yeux bleus, au front pur,

por - te comme un trophée - - e, une é - char - pe d'a - zur; La fée en - chante -

res - - se, la fée aux ai - les d'or, sur ses genoux ca - res - - se le

jeune en - fant qui dort; le jeune en - fant qui dort; le jeune en - fant qui

dort.

2me. COUPLET.

C'est pour lui, blanche reine,
Que tu portes des cieux
Une corbeille pleine,
De fruits délicieux;
Et puis des fleurs écloses
Au souffle du zéphir;
Et des papillons roses
Aux ailes de saphir.....

La fée enchantresse,
La fée aux ailes d'or,
Sur ses genoux caresse
Le jeune enfant qui dort (ter.)

3me. COUPLET.

Ce doux et léger songe,
Ce rêve gracieux
N'était plus un mensonge
Quand il ouvrit les yeux,
Car, il vit, ô merveille!
Épars sur son chevet,
Les fleurs de la corbeille,
Et tout ce qu'il rêvait.

Pour lui, plus de chimère:
Puis qu'il retrouve encore
Sous les traits de sa mère,
La fée aux ailes d'or, (ter.)

